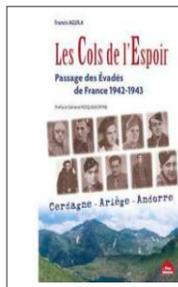


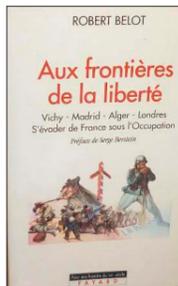
Sébastien Barrère Sébastien, *Pyrénées, l'échappée vers la Liberté, les évadés de France*, Pau, Editions Cairn, collection Lieux de Mémoire Pyrénéens, 2005, 168 p.

Miliciens, collabos, gendarmes, soldats allemands, résistants et passeurs, carabineros et gardias civiles espagnols, gardes-chiourmes franchistes, délégués de la Croix-Rouge, monseigneur énigmatique, consuls de plusieurs pays... tous ont un jour croisé le chemin des évadés— de France. Obstacles ou auxiliaires, leur influence a conditionné l'échappée vers la liberté de ces insoumis au nouvel ordre nazi. Une trentaine de milliers d'hommes et quelques centaines de femmes font, entre 1939 et 1945, ce choix courageux. La majorité opte pour le passage par les cols et crêtes des Pyrénées pour rejoindre les Alliés, en Afrique ou en Grande-Bretagne. Mais ceux qui réussissent le franchissement de ces montagnes sont inmanquablement interceptés en Espagne, et le régime franquiste les emprisonne sans ménagements. Ils deviennent alors, du fond de leurs geôles, objets de marchandages aléatoires, calculs politiques soumis à l'évolution de la guerre. Leur libération, enfin, résonne comme l'hallali du Reich hitlérien. Voilà l'histoire de ces insoumis. L'auteur est étudiant en histoire à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour. *L'échappée vers la liberté - les Evadés de France* est directement inspiré de son mémoire de maîtrise d'Histoire Contemporaine, soutenu avec succès en 2004. Il y retranscrit notamment le récit de son grand père Emile, évadé de France et interné en Espagne.



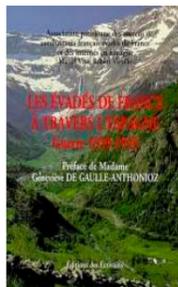
Robert Vieville, Marcel Vivé, Geneviève de Madame Gaulle-Anthonioz, *Les Evadés de France à travers l'Espagne Guerre 1939-1945*, Editions des écrivains, 1998, 164 p.

Avoir 20 ans entre 1940 et 1944 ? Quels regards ont pu porter certains jeunes Français sur le monde qui les entourait ? Pourquoi ont-ils décidé de rejoindre les forces combattantes alliées en franchissant clandestinement les Pyrénées ? Et comment y sont-ils parvenus malgré les obstacles naturels et la vigilance allemande ? Telles sont les questions que soulèvent les auteurs dans cet ouvrage, retraçant l'histoire authentique de ces Evadés de France à travers l'Espagne. Ce témoignage inédit et poignant, en partie destiné aux jeunes générations, est dédié à la mémoire de tous ceux qui ont répondu à l'Appel du Général de Gaulle.



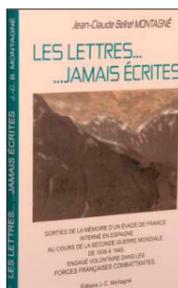
Francis Aguila, *Les cols de l'espoir, passage des évadés de France 1942-1943*, Editeur Le Pas d'Oiseau Editions, 2008, 240 p.

Francis Aguila est fils de passeur. Ses deux frères sont des Évadés de France. À travers ce premier livre, il a voulu témoigner pour ces oubliés de la grande Histoire. Les témoins de cette période se font rares, il les a rencontrés. En s'appuyant sur leurs témoignages, ce livre raconte l'épopée de ceux qui, en 1942-1943, quittèrent la France par les Pyrénées pour fuir le STO et rejoindre de Gaulle et la Résistance établis alors à Alger. Parmi les six passages par la haute vallée de l'Ariège, la Cerdagne et l'Andorre qui sont relatés ici, on découvre le passage tragique d'un journaliste député de l'Ain ; celui de Pierre Dalloz, concepteur de la Résistance dans le Vercors ; et ceux de tant de jeunes en quête de liberté. L'auteur, montagnard aguerri, restitue avec précision ces moments d'Histoire. Un témoignage émouvant pour tous ceux qui s'intéressent à l'Histoire de la Résistance ou qui aiment les Pyrénées. Préface du général Roquejeoffre.



Jean-Claude Beïret-Montagné, *Les lettres...jamais écrites, sorties de la mémoire d'un évadé de France, interné en Espagne au cours de la seconde guerre mondiale, 1939-1945, engagé volontaire dans les forces françaises combattantes*, ed. J.C. Montagné, 192 p.

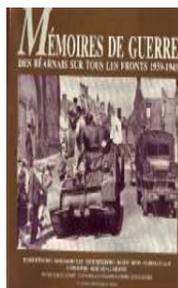
Pendant la deuxième guerre mondiale, entre 1941 et 1945, 23.000 Français, hommes et femmes, ont traversé la barrière des Pyrénées pour tenter de rejoindre -et y parvenir- les Forces Françaises Combattantes. Leur périple n'a pas été sans péril et leur a fait connaître les élans les plus nobles et les abattements les plus pénibles, les grandes peurs et les impatiences ; l'internement généralisé en Espagne a été l'un des obstacles les plus difficiles à franchir. L'auteur raconte sans concession cette aventure sous forme de treize longues lettres qu'il suppose avoir pu écrire à un ami resté en France.



Robert Belot (Préface De Serge Berstein), *Aux frontières de la liberté : Vichy - Madrid - Alger - Londres - S'évader de France sous l'Occupation*, Paris, Collection Pour une histoire du XXème siècle - Editions Fayard - Guerre de 1939 / 1945, 1998.

Ce livre de l'historien universitaire Robert Belot s'appuie sur l'étude des archives. Belot insiste sur les jeux diplomatico-politiques entre les États-Unis d'un côté, l'Allemagne hitlérienne de l'autre côté, et l'Espagne franquiste tiraillée entre les deux. En Espagne, les français sont divisés entre vichystes, giraudistes et gaullistes. Un prêtre patriote, dissident de l'ambassade de Vichy à Madrid, Mgr Boyer-Mas, homme généreux, inventif et omniprésent, à l'aide de la Croix Rouge vient au secours des internés. Il empêche leur renvoi en France, il améliore leur internement en Espagne et il organise leur départ vers l'Afrique du Nord, en expédiant d'abord les aviateurs.

Pour en savoir plus sur le Haut-Béarn :



Roger Bernadot, René Daudeville, René Mendiondo, Manuel Ricoy, Mario Santiago, Louis Soubie, René Vignau-Loustau, *Mémoires de guerre, des béarnais sur tous les fronts 1939-1945*, préface de Jean Cauhapé, textes choisis et présentés par Pierre-Louis Giannerini, collection Arrêt sur Image, tome 2, Oloron 1995 éditions de la Maison du Patrimoine, 244 p.

Ce volume donne la parole à sept personnes d'Oloron ou de la région qui ont vécu la seconde guerre mondiale. Chacun met l'accent sur un des aspects de sa guerre : l'exode, les camps de concentration, la campagne d'Italie et de Normandie, etc. Un livre remarquablement bien illustré aux témoignages parfois émouvants toujours très sincères

Association loi 1901
64490 ACCOUS
memoiredaspe@free.fr
ISSN : 1777-7194

2012, n° 13 et 14

7 €

PASSEURS ET ÉVADÉS EN ASPE
SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE

mémoire d'Aspe

C'est avec du retard que vous prenez connaissance aujourd'hui du numéro que « Mémoire d'Aspe » a décidé de consacrer aux « évadés de France ». Après avoir publié un article sur Jean Agnès et Roger Albéro dans nos numéros 11 et 12, il nous a semblé intéressant de d'éditer l'important travail qu'a réalisé Louis Loustau-Chartez. Le volumineux dossier qu'il nous avait remis pour nos archives avait attiré notre attention tant par la qualité des témoignages que des documents recueillis. Il nous a donc semblé normal de lui en proposer une publication dans notre bulletin quitte à casser un peu le rythme annuel de nos publications. En effet, la taille du mémoire que Louis Loustau-Chartez a consacré aux « évadés » est telle qu'il est apparu évident qu'il ne fallait pas le scinder mais l'éditer en un seul bloc dans un numéro double de plus de vingt pages qui couvrira l'année 2011. Nous tenons à le remercier de la confiance qu'il nous a accordée en nous confiant son manuscrit que vous avez maintenant entre les mains.

Parallèlement, notre association a poursuivi son activité de collectage d'archives et surtout de présentation de ses résultats sur les soldats aspois morts en 14-18. Après Accous lors de notre assemblée générale, trois autres conférences ont eu lieu en fin d'année à Bedous, Etsaut et Sarrance devant un public nombreux et intéressé. Certains en ont profité pour compléter notre iconographie et c'est près de cent portraits de soldats qui sont maintenant recueillis. En 2012, trois nouvelles présentations sont déjà annoncées à Cette-Eygun, Lourdios et Léas-Athas.

Je ne peux clore cet éditorial sans avoir une pensée pour un de nos membres, Jean Brenot, qui nous a quittés en 2011 peu après avoir fêté son 90ème anniversaire. Adhérent de «Mémoire d'Aspe» dès le début, il nous a fait partager sa passion de la généalogie en proposant pour le bulletin n°10 un article retraçant la vie et la carrière d'un de ses aïeux natif de Borce. Beaucoup de ses cartes postales anciennes sur la vallée furent mises à notre disposition pour notre site internet et il avait écrit, avec son fils Philippe, un bel ouvrage superbement illustré, aux éditions Sud Ouest, sur les «trois vallées béarnaises». Il avait en projet de rédiger, pour un prochain numéro, un sujet sur les débuts de la poste en vallée d'Aspe, car il possédait à ce propos de nombreux documents. Médecin ayant exercé à Bordeaux, il venait fréquemment dans sa maison familiale à Bedous. Membre de nombreuses associations, il fut fondateur du CRELOC (Comité pour la Réouverture de la Ligne Oloron Canfranc), dont il a été le premier Président puis le Président d'Honneur.

A sa famille nous présentons nos très sincères condoléances.

Maryse Darsonville
Présidente de «Mémoire d'Aspe»

Passeurs et évadés en vallée d'Aspe sous l'occupation allemande

“Inéluctablement, le voile de l'oubli s'étend peu à peu. Cette page de l'histoire si belle, si particulière à notre région pyrénéenne aurait mérité d'être mieux connue et ses Acteurs plus honorés. Peut-être est-il encore temps?”

Manuel Ricoy le 14 octobre 1995

Dès le mois de Juillet 1940, notre département fut coupé en deux par la ligne de démarcation. A l'Ouest : la zone occupée correspondait en gros au Pays Basque. A l'Est : la zone libre correspondait au Béarn. Après le 11 Novembre 1942, la France entière fut occupée. Le Béarn et la Vallée d'Aspe connaissent à leur tour le joug allemand. L'ennemi installa parallèlement à la frontière unenouvelle ligne limitant un territoire dit : zone interdite. Hormis les habitants des quelques villages, nul ne pouvait pénétrer ou circuler dans cette zone. En été, la présence des troupeaux était interdite dans les estives jouxtant la frontière. Les Allemands pensaient ainsi arrêter l'exode des jeunes Français réfractaires au S T O et des résistants regagnant leurs bases en Afrique du Nord. C'était sans compter sur la Résistance locale. Ils furent plus de cent en vallée d'Aspe à refuser de partir travailler au service de l'occupant, au service de l'Allemagne nazie. Plus de cent jeunes de 20 ans à refuser de partir travailler au service de l'occupant, au service de l'Allemagne (voir la chanson l'Exilat d'Yvon Arrigas). Ces jeunes ont fait un autre choix, rejoindre les Forces françaises et alliées en Afrique du Nord via l'Espagne avec le risque que cela comportait. L'accueil que le gouvernement du général Franco réserverait à cette vague d'évadés constituait une inconnue assez inquiétante. Au tout début des passages, Franco interne les évadés de France par l'Espagne dans des camps concentrationnaires comme Miranda où les conditions de vie furent extrêmement sévères.

Au fil du temps, il assouplit sa position et négocie avec les Alliés la libération des prisonniers en échange de sacs de blé. Lors de l'entrevue d'Hendaye, le 23 Octobre 1940, il refusera à Hitler le passage par l'Espagne pour attaquer Gibraltar. Son attitude lui vaudra après 1945 l'indulgence des Américains.

Dans chaque village de la vallée, la Résistance et les départs s'organisent. Par deux, ou par groupes plus importants, les jeunes rejoignent la frontière en empruntant des itinéraires différents. La plupart du temps, ils sont accompagnés par “les passeurs” ayant une connaissance parfaite de la montagne et surtout des itinéraires suivis par les patrouilles allemandes et leurs chiens. La frontière est étroitement surveillée. Il faut plusieurs heures pour l'atteindre. La marche d'approche se fait de nuit. Au mois de mars, la neige recouvre tout et cache les sentiers. La colonne doit cheminer péniblement sous les ordres du passeur qui impose silence et discipline.

Du Sud au Nord de la vallée, d'Urδος à Escot, nous sommes allés à la recherche de témoignages. Nous avons privilégié les rencontres avec les anciens passeurs et évadés survivants, avec leurs familles. Ensemble nous avons écouté le chant d'Yvon Arrigas, qui à lui seul, raconte leur histoire. Nous avons échangé des souvenirs dans une atmosphère agréable et fructueuse.

URDOS

Urδος, Albert Claverie et Jésus Marcuello sont les deux réfractaires au STO “évadés de

France par l'Espagne” que nous avons longuement rencontrés. Ils nous font le récit de leur épopée.

Albert Claverie apprend, début mars 1943, qu'un ordre Ade réquisition pour le STO le concernant est parvenu à la mairie d'Urδος. Il décide de partir. Le 7 mars, il se rend au moulin Carrassoumet à Léés-Athas et est pris en charge par Jean Latourrette passeur. Les sacs sont chargés sur l'âne et les deux hommes se mettent en route vers le hameau, vers la ferme Latourrette où doit se constituer le groupe candidat à l'évasion. A la sortie du village d'Athas, ils tombent sur une patrouille de deux Allemands. Ils se saluent et poursuivent leur chemin. Un kilomètre plus loin, nouvelle rencontre. Deux officiers allemands venant du front de l'Est les arrêtent. Ces officiers avaient pour mission de surveiller les Français mais aussi leurs collègues allemands jugés trop laxistes. Les pièces d'identité sont demandées. Jean Latourrette habitant le village ne l'a pas. On le rappelle à l'ordre. Albert Claverie justifie sa présence par le grand repas de carnaval qui doit se tenir le lendemain au hameau, chez sa sœur. Ce deuxième barrage est franchi et les deux hommes arrivent enfin au Ticoulet où ils retrouvent André Loustau, Marcel Carrassoumet, Pierre Bouillere, deux Parisiens et le passeur Pierre Pascoualle. Après les recommandations d'usage, le groupe se met en route à l'entrée de la nuit direction la cabane d'Ichéus, la Pierre St Martin et Isaba. Pierre Pascoualle est en tête. Après deux heures de marche, une grosse tempête de vent et de neige s'abat sur les hommes. Impossible d'avancer. Le passeur décide de faire demi-tour, et tout le monde redescend à la cabane d'Ichéus pour y passer le reste de la nuit. Au petit matin, la colonne reprend le chemin vers la frontière. Après plusieurs heures d'efforts dans la neige, ils arrivent au point où le passeur doit les quitter. En cours de route, Albert Claverie a sympathisé avec Pierre Pascoualle qu'il connaissait peu. Il écoute très attentivement les conseils qu'il leur donne pour continuer et arriver au col du Pescamou, à la frontière. Le cheminement reste délicat et il est prudent de bien écouter. Soixante-dix ans après, Albert ne tarit pas d'éloges au sujet du passeur. La frontière franchie au col du Pescamou, Albert et ses camarades arrivent au village d'Isaba. Les « carabineros » les arrêtent et les enferment dans le “calabozo”, grange à usage de prison. Les évadés y passent la nuit et sont transférés le lendemain à Pampelune où ils resteront détenus trois mois dans des conditions d'hébergement difficiles. C'est là qu'Albert retrouve son inséparable ami Jean Bellocq qui a passé la frontière avec l'aide de Joseph Claveranne et Jean Bellocq Balencie, les trois de Léés-Athas. Le sort des deux hommes va se nouer dans la prison de Pampelune. Ils ne se quitteront plus jusqu'à la Libération. Après Pampelune, ils sont transférés à Figuerido où ils resteront emprisonnés du 1er mai 1943 au 1er octobre 1943. Le 27 Octobre, après de longs mois de captivité, ils sont pris en charge par la Croix-Rouge à Madrid. Malaga puis Casablanca sont les dernières étapes avant l'engagement. Les deux amis choisissent de

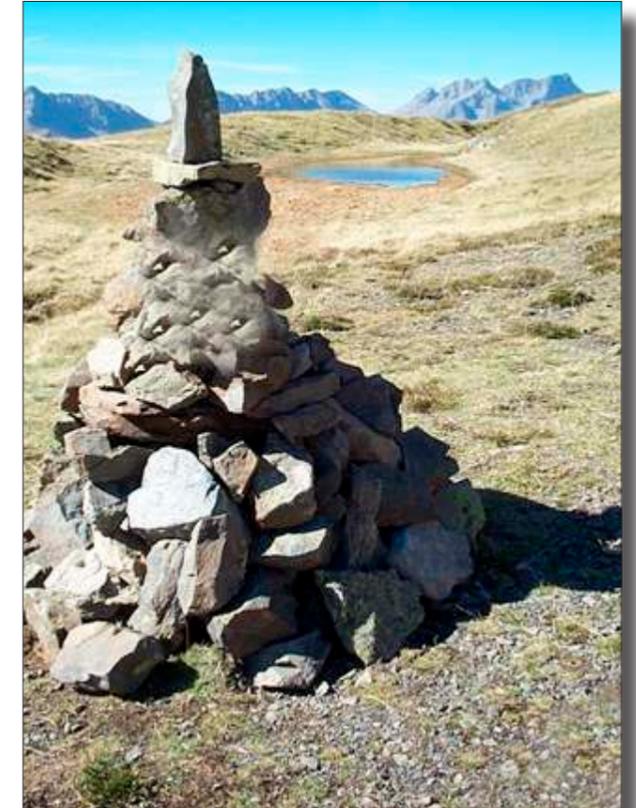
Le chemin de la Liberté

Le dimanche 11 octobre 1987, une stèle à la mémoire des évadés de la vallée d'Aspe a été inaugurée à Bedous. Elle rappelle le sacrifice de ces nombreux Aspois qui ont franchi la montagne pour sauver leur pays. La plupart de ces Aspois ont emprunté le chemin qui va du plateau de Lhers à la Casa de la Mina en passant par le col de la Cuarde à 2030m d'altitude.

En 1999, à l'initiative de Pierre-Louis Giannérini, professeur au collège Tristan Derème d'Oloron, une classe de troisième a découvert et parcouru ce chemin. Il a été reconnu et labellisé par l'ONAC et l'association des «Evadés de France par l'Espagne» présidée par Manuel Ricoy. L'association «Trait d'Union» et son Président Christian Lataillade ont organisé plusieurs passages d'élèves à travers la frontière.

En 2004, le «Chemin de la Liberté» est officiellement inauguré par «Trait d'Union» et le Président des évadés. Tout récemment, en 2011, le Parc National des a contribué à la reconnaissance de ce « passage » en installant, à son départ, au parking d'Aumet, un panneau d'information.

Le randonneur qui l'emprunte sait désormais qu'il marche sur les pas d'hommes et aussi de femmes qui, durant les années d'occupation, tenaillés par la peur ont peiné et souffert pour réaliser leur idéal.



Col de la Cuarde

Un chemin de la liberté en vallée d'Aspe
Du plateau de Lhers (Accous, France) à La Mina (Hecho, Espagne)
10 mai 1940, l'attaque allemande dans les Ardennes provoque une débacle tant militaire que politique en France. Celle-ci passe en grande partie sous occupation allemande. Le reste du territoire est désormais administré par le régime de Vichy qui abolit la République.

Quitter une France asservie !
En juin 1940, les évadés de France par l'Espagne se dirigent vers le sud. Ils sont arrêtés à Lhers, en Espagne, par les forces allemandes. Ils sont transférés à Miranda, où ils restent détenus pendant plusieurs mois. Ils sont libérés en 1943 et rejoignent leurs familles en France.

Le passage, un défi et un délit
Pour les évadés, le passage de la frontière est un défi et un délit. Ils sont arrêtés et emprisonnés. Ils sont transférés à Pampelune, où ils restent détenus pendant plusieurs mois. Ils sont libérés en 1943 et rejoignent leurs familles en France.

L'Espagne, un pays de transit
L'Espagne est un pays de transit pour les évadés de France par l'Espagne. Ils sont arrêtés et emprisonnés. Ils sont transférés à Pampelune, où ils restent détenus pendant plusieurs mois. Ils sont libérés en 1943 et rejoignent leurs familles en France.

Arrestation et libération
Les évadés de France par l'Espagne sont arrêtés et emprisonnés. Ils sont transférés à Pampelune, où ils restent détenus pendant plusieurs mois. Ils sont libérés en 1943 et rejoignent leurs familles en France.

Combattre pour une France libérée !
Après leur libération, les évadés de France par l'Espagne combattent pour la libération de la France. Ils participent à la libération de Malaga, de Séville, de Cordoue, de Grenade, de Valence, de Barcelone, de Perpignan, de Narbonne, de Montpellier, de Toulouse, de Bordeaux, de Pau, de Clermont-Ferrand, de Lyon, de Marseille, de Nice, de Cannes, de Antibes, de Ajaccio, de Bastia, de Ajaccio, de Bastia, de Ajaccio, de Bastia.

Passeurs en vallée d'Aspe
Les passeurs de la vallée d'Aspe ont joué un rôle crucial dans l'évasion des Français par l'Espagne. Ils ont permis à de nombreux jeunes Français de rejoindre les Forces françaises et alliées en Afrique du Nord.



Photo : C. Lataillade

1. Je remercie tous ceux qui, par leurs récits, les prêts de documents et de photographies, ont contribué à la réalisation de ce recueil. Ma gratitude va tout particulièrement à Monsieur Henri Frixon pour sa disponibilité, ses conseils et sa précieuse aide technique ; à Jeanne Tircazes pour l'intérêt porté au projet et pour sa lecture assidue ; à Jean Caubap pour son écoute et son soutien ; à toute l'équipe de « Mémoire d'Aspe » qui s'est très rapidement mobilisée pour assurer l'édition de ce travail.

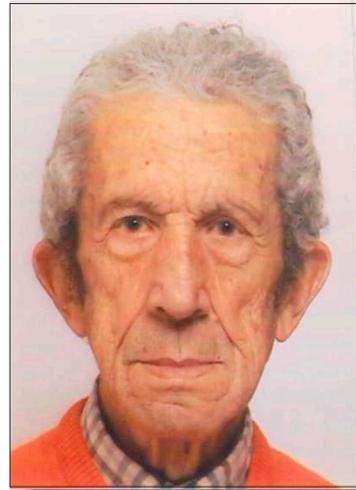
Carte des Basses-Pyrénées pendant la période d'occupation



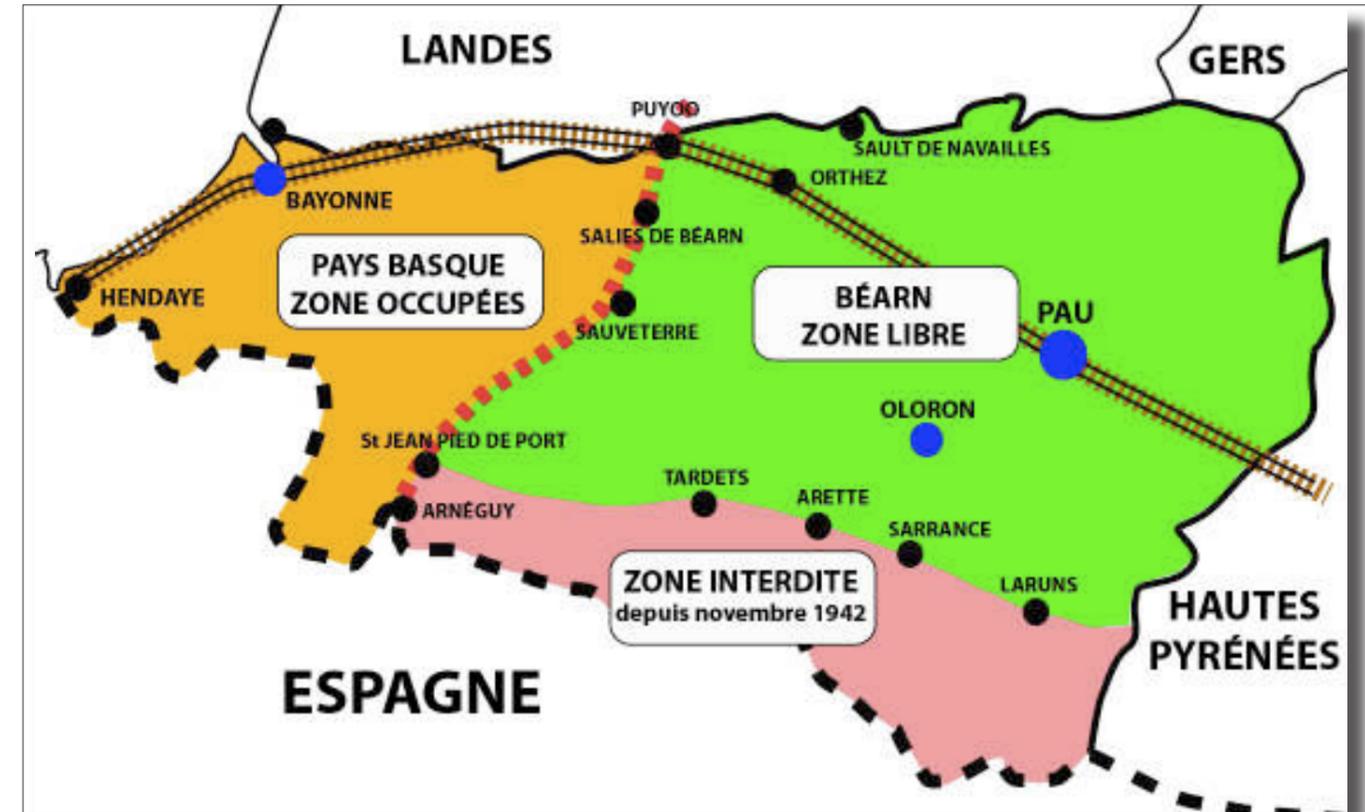
Paul Bareille



Albert Clavier



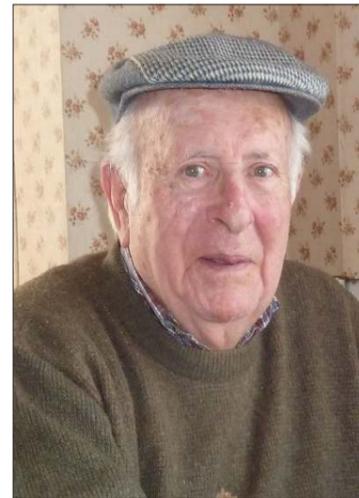
René Mendiondo



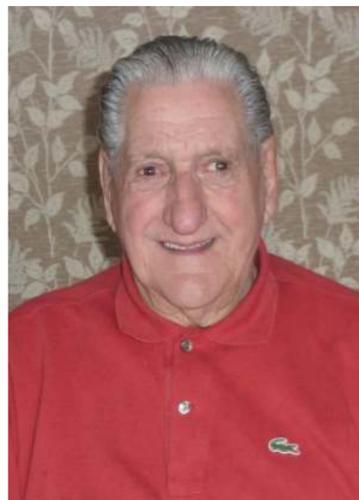
Jésus Marcuello



Bernard Pomes



Roger Guiroy



Casimir Contado



Pierre Chabanne



Eugène Gil

L'exilat
*Paroles et Musique de Yvon Arrigus
(graphie de l'auteur)*

Chanson composée par Yvon Arrigus

Que soy anat per la mountanha
Pr'amor qu'un dia los brigands
M'em volen har seguir ta lor
Ta bribalhar, ta har canous

Que soy anat per la mountanha
Praube paizan praube exilat
No volai ir tà l'alemanha
Ni har canons ni tribalhar

Que soy anat un beroi dia
Por lo printemps quaranto très
E ta l'Espanha que me n'i voi
Tan pis si cadoi en preson

Mes un dia que tornaran
Semiar las trufas, dalhar lo camp
Et las goyatas que cantaran
Enta l'exilat Diu vivant

S'em cau morir per un lé dia
Jamès no regretarai jo
Que vau mieler morir, per diu
Que viver tostem a genos.

Cette chanson a été écrite en hommage à ceux qui, durant la guerre 39-45 refusèrent d'aller dans les camps de travail allemands et s'enfuirent vers l'Espagne.

rejoindre le Général de Gaulle et sont affectés à la 2ème DB. Après des classes laborieuses, ils gagnent l'Angleterre puis débarquent en Normandie le 1er août 1944. Conducteurs de chars, ils participeront à la libération de Paris et de Strasbourg, à plusieurs combats dont celui de Dompaire dans les Vosges où soixante chars allemands seront détruits. La chenille du char de Jean Bellocq sera endommagée par l'explosion d'une mine dissimulée sous la neige. Le 9 mai 1945, la guerre est terminée pour les deux brigadiers espois. Démobilisés, décorés de la Croix de guerre, de la Médaille militaire, de la Croix du combattant, des Médailles d'évadés et d'internés, ils retrouvent leurs foyers, leurs futures épouses et leurs occupations après de longs mois de privations, de souffrances et de risques. Leurs officiers ont conservé d'eux le souvenir de valeureux combattants et leur ont témoigné leur estime à l'occasion d'un voyage en vallée d'Aspe.

Jésus Marcuello

De nationalité espagnole, Jésus Marcuello n'est pas requis par le STO mais il ne supporte pas la présence des Allemands en France. Il décide de s'évader avec son ami Michel Loumiet. La date retenue est le 19 avril 1943. Jean Bernard Claverie les accompagne. Il a choisi l'itinéraire Urdos, cabane de Gouetsoule, col des Moines, Astun. A la vue de la cabane, le passeur scrute la montagne avec ses jumelles pour s'assurer que la voie est libre. Il aperçoit deux Allemands et met un terme à la pause. Le trio fait un grand détour pour échapper à la patrouille et gagner la frontière. Dès que l'accès vers l'Espagne ne pose plus de problème, Jean Bernard réintègre son village et son travail à la centrale électrique d'Urdos à l'heure de l'embauche.

La frontière franchie, les deux amis traversent le premier poste de police espagnol cachés au fond d'un tombereau mais sont arrêtés vite après et transférés à la prison de Jaca où les conditions de détention sont très difficiles. Après Jaca, leur périple passe par Saragosse, Madrid et Mostaganem. Ils embarquent pour la Corse puis remontent le Rhône jusqu'en Allemagne. Le long du couloir rhodanien, les combats font rage. Arrivé à Schomberg, le convoi tombe dans une embuscade. Deux soldats français sont tués. Jésus Marcuello est blessé mais a la présence d'esprit de lancer une grenade fumigène qui protège et sauve le reste du groupe. Jésus est finalement secouru par deux soldats allemands qui le transportent chez une dame allemande où il est hébergé en attendant les secours français. Transféré à l'hôpital de Marseille, sa blessure est déclarée très grave. Des soins urgents s'imposent. Une infirmière se dévoue pour offrir son sang. Elle s'allonge auprès du blessé et la transfusion a lieu directement corps à corps. Jésus Marcuello restera hospitalisé deux ans à Marseille. Pendant ce temps, les deux soldats allemands qui l'avaient secouru sont faits prisonniers par les Français. Ils se souviennent de Jésus et envoient deux émissaires de la Croix-Rouge lui rendre visite, d'abord à Urdoles pensant l'y trouver, puis à Marseille où il était toujours hospitalisé. La visite avait pour but de recueillir une attestation de Jésus prouvant qu'il avait été sauvé par les deux Allemands en question. Jésus signa et ils furent libérés. **D**ans espoir de trouver un emploi. Heureusement pour lui, le chef de district EDF d'Oloron, Monsieur Estagnasié,

lui aménagera un poste et Jésus pourra faire sa carrière à EDF en vallée d'Aspe. Son acte de bravoure à Schomberg sera reconnu puisqu'il sera fait Chevalier de la Légion d'honneur et décoré de la Médaille militaire, de la Croix de guerre, de la Croix du combattant volontaire. Jésus Marcuello n'a jamais fait état de ses faits d'armes, même pas au sein de sa famille. Il était temps que ce héros soit sorti de l'ombre.

Jésus Marcuello avait un frère prénommé Primitif, évadé lui aussi. Primitif embrassa la carrière militaire. Il est décédé en 2011. Il était officier de la Légion d'honneur.

Le passeur Thomas Acin d'origine espagnole est arrivé à Urdoles à l'âge de 14 ans. Orphelin, il s'engage dans les chantiers de la vallée et ne quittera plus Urdoles. Il s'intègre parfaitement à la vie du village et se distingue par son dévouement, par sa passion pour la chasse, la pêche et la montagne. Durant les années de l'Occupation, il est la personne qui connaît le mieux la montagne. Cela lui vaudra d'être réquisitionné par la mairie pour accompagner certains jours les patrouilles allemandes le long de la frontière. Il mettra à profit cette activité pour en accomplir une plus noble : passer des évadés. Au courant des mouvements de l'occupant, il en profitait la nuit pour accompagner les groupes qu'il cachait dans un de ses fenils. "Thomas Acin n'a jamais rien demandé aux personnes qu'il aidait à franchir la frontière "affirme sa fille Antoinette que nous avons rencontrée. Les autres passeurs occasionnels ont travaillé dans l'ombre et il est difficile de trouver des témoignages.

Pour Urdoles nous décomptons donc: évadés: Claverie Albert, Clot Jean, Gil Martin, Larraz Léon, Loumiet Michel, Marcuello Primitif, Marcuello Jésus, Orrax Simon, Saou Jean, Talou, Vicente Jean Pierre; passeurs: Claverie Jean Bernard, Acin Thomas, Beilhes Joseph, Porte Pierre, Bardos².

BORCE

Le village de Borce a connu durant les années d'occupation une activité intense qui se déroulait toujours dans le secret. Les évadés, quinze jeunes réquisitionnés pour le STO, ont pris le chemin de l'Espagne. Ils avaient tous 20 ans et s'appelaient : Apiou André, Apiou François, Bayé Baptiste, Bergès Elie, Bésingrand René, Lafonta Albert, Lamothe Jean Pierre, Larbiou Pierre, Ossinéri Laurent³, Othaqui Jean, Santos Emile, Olivan Julien, Olivan Pierre, Villanua Eugène, Villanua Félix. Seuls ou accompagnés par les passeurs locaux, ils ont franchi la frontière au prix d'efforts surhumains souvent dans des conditions climatiques déplorables.

Les passeurs, Alexandre Lazaille, Jacques Cédet, Jean Sayerse, Henri Bayé, Henri Santos, Jean François Bayé dit Fafaye, sont devenus des guides actifs mais forcément discrets comme les circonstances l'exigeaient. Dans des granges situées dans le secteur de Belonce, les candidats à l'évasion étaient regroupés et accompagnés de nuit vers la frontière. Le froid, la neige, la pluie, la hantise de rencontrer une patrouille ennemie ont très souvent contrarié leur progression. Un de ces jeunes évadés Eugène Villanua a fait un récit poignant de ce qu'il a vécu. Dans un cahier magnifiquement calligraphié de 90 pages, il raconte jour après jour les épreuves endurées. Il nous fait revivre le départ de Borce, avec son frère Felix, son oncle, sa tante et sa cousine Reine, puis l'ascension jusqu'au lac d'Arlet, le soutien et l'aide

Cérémonie du Souvenir de Lhers : 14 Octobre 1995

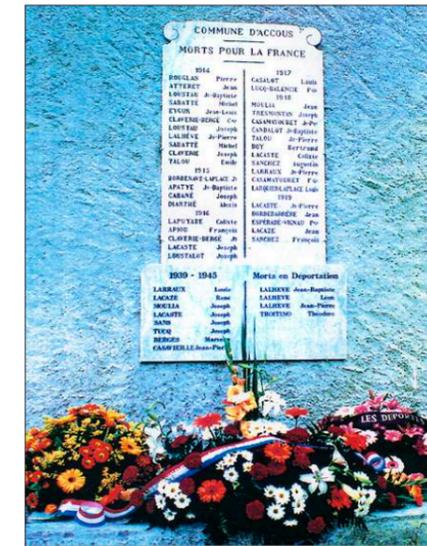
Discours de M. Ricoy, Président départemental des évadés de France

Ce 14 octobre, à l'initiative de la commune d'Accous, au plateau de Lhers, à quelques 1000 m d'altitude, face à la montagne, s'est déroulée une cérémonie pour rendre hommage à quatre "passeurs" de cette Vallée d'Aspe. Cérémonie solennelle sous la Présidence de M. Bayrou, Ministre de l'Education nationale et Président du Conseil général, des Autorités départementales et de représentants Aragonais. Assistance fort nombreuse. Les Evadés de France y étaient

un fenil, dans la nuit du 5 au 6 juillet, par le bois qui surplombe le torrent descendu de Lescun, nous gagnons le plateau de Lhers. A la ferme Lalhève, nous récupérons nos sacs de montagne déposés par des ouvriers forestiers. Et en route ! Vers la frontière qui, là-haut, suit la ligne de crête, Théodore en tête, Louis en arrière-garde, tous deux armés, les deux inconnus bien encadrés au milieu de la colonne. Marche silencieuse, par une nuit sans lune, à travers les herbages, le long du cours d'eau qui arrose le plateau.

Le parcours est relativement facile, mais à découvert. Il nous faut donc atteindre, avant le lever du jour, la ligne de crête parcourue par les patrouilles ennemies où l'on signale parfois la présence des "Gebirgjägers", les redoutables chasseurs alpins allemands... Vers le milieu de la nuit, les deux passeurs nous quittent, car il leur faut redescendre dans la Vallée, reprendre leur travail comme si rien ne s'était passé cette nuit. Leurs recommandations sont simples : "Suivez toujours le ruisseau, et vous arriverez au pied du Pic Rouge. Grimpez rapidement la dernière pente jusqu'à la crête et plongez dans la descente, vers l'autre versant, vous serez en Espagne". Une embrassade, une dernière poignée de main et nous nous quittons, les uns montant vers l'inconnu, les autres descendant vers leur vallée, vers leur maison ! La marche reprend, rapide et silencieuse ; le murmure du ruisseau nous dit que nous sommes sur la bonne voie. Mais, soudain ; un orage d'une rare violence éclate : les coups de

pas loin d'une cabane de bergers. En effet, nous la découvrons nichée au pied d'une énorme roche, le "Caillou", bien connu



largement représentés. Leur président, Manuel Ricoy rappela l'aventure vécue en ces lieux par les "Passeurs" et "Ceux" qu'ils guidaient sur les sentiers de ces "Montagnes de la peur et de l'espérance".

"Monsieur le Maire, vous m'avez demandé de porter témoignage au cours de cette cérémonie du Souvenir. C'est bien volontiers que j'y souscris. Permettez-moi d'y associer mon ami Roger Albéro, un de vos administrés, qui fut mon compagnon d'évasion de France en juillet 1943. C'est ici même, sur ce chemin, devant cette chapelle, que nous sommes passés, en marche vers la frontière, sous la conduite de nos "passeurs" Théodore et Louis Troitino, habitant près du pont, au pied de la montée vers Lhers. Nous étions six de la Vallée d'Aspe, un d'Accous, cinq de



Bedous. Deux étrangers à notre région, venus dans des circonstances troublantes, furent, par précaution, incorporés à notre groupe avec avertissement appuyé quant à leur sort, si nous tombions dans un guet-apens. Après une journée passée dans

tonnerre résonnent avec fracas, une pluie diluvienne s'abat et, pour finir, une brume épaisse s'installe si bien que nous perdons tout sens de l'orientation. Dans tout ce vacarme, nous percevons des aboiements de chiens et le tintement de clochettes de brebis. C'est donc que nous ne sommes

des gens de la montagne. Les bergers sont de la Vallée, ils savent bien qu'on passe par là pour gagner l'Espagne, mais notre venue les rend inquiets car la patrouille allemande arrive habituellement au petit matin. Il faut partir, la sécurité de tous l'exige. Pourtant, le chemin reste invisible dans cette brume qui nivelle tout. Par chance, la brume qui monte de la vallée nous suit, tandis qu'elle s'éclaircit par le haut. Le jour s'est levé quand nous apercevons, devant nous, le Pic Rouge. Dans un dernier élan, au pas de course,

nous atteignons la ligne de crête. Sauvés ! Nous sommes sauvés ! De là, nous apercevons les deux versants pyrénéens. Moment d'intense émotion dont on a dit "Jamais la Patrie n'eut plus de réalité que contemplée de là, dans cette pureté des crêtes, par ceux qui ne savaient pas s'ils la reverraient jamais".

Bien d'autres convois guidés par les frères Troitino franchirent les Pyrénées en ces mêmes lieux. C'est sur ce même itinéraire, le 1er décembre 1943, que Maurice Langlois mourut, victime d'une défaillance en pleine tempête de neige. L'évasion de France par les Pyrénées, c'est aussi l'histoire des Passeurs. Les années ont passé. Théodore est mort en déportation, son frère Louis est décédé voici quelques années. Nos souvenirs demeurent. »

2. Les évadés et les passeurs d'Aspe sont répertoriés dans l'ouvrage d'Emilienne Eychenne, Les Fougères de la Liberté. Le franchissement clandestin de la frontière espagnole dans les Pyrénées atlantiques, 339 p., ed Milan 1987 et dans le n°12 du bulletin de Mémoire d'Aspe.

3. Il faut déplorer le décès récent de Laurent Osineri, âgé de 92 ans ancien prisonnier des Allemands, évadé une première fois, démobilisé puis, refusant le STO il franchit la frontière, rejoint sa division qui le conduisit en Sicile, Sardaigne, Corse, au débarquement de Provence puis à la campagne d'Alsace. A la fin des hostilités Laurent Osineri retrouve sa ferme à Aubise. Il était le dernier évadé encore vivant originaire de Borce.

QUATRE DÉPORTÉS DE LA VALLÉE D'ASPE

La famille Lalhève au camp de Dachau et Théodore Troitino, au camp de Neuengamme puis de Ravensbruck.

Discours prononcé le 25 avril 1999 à Lhers par Roland BOUGENIERES, matricule 31699, Neuengamme-Wattenstedt Ravensbruck-Malchow

Déporté de la résistance dans les camps de concentrations nazis, j'ai connu en ces tristes lieux un camarade de misère, Théodore Troitino, qui demeurait au pont du Roy à Accous. Il faisait le passeur en Vallée d'Aspe, ainsi que son frère Louis, aidé en cela par leurs deux sœurs. Trahi, Théodore a été arrêté par la Gestapo, puis déporté en Allemagne au camp de Neuengamme. A la suite des mauvais traitements subis, il est mort à mes côtés au camp de Ravensbruck fin avril 1945, quelques jours avant notre libération par les Russes.

Après l'arrestation et la déportation de Théodore Troitino, son frère Louis a continué à faire le passeur, aidé en cela par les membres de sa famille. Théodore effectuait ses périlleuses missions souvent avec un de ses camarades, passeur comme lui. Il s'agit de Joseph Lalhève, 25 ans, qui demeurait avec sa famille sur le plateau de Lhers. Sur trahison, Joseph a été arrêté par la Gestapo ainsi que son jeune frère Léon, âgé de 15 ans et aussi leur père, prénommé Pierre, ancien combattant de la guerre 1914/1918. Tous trois après interrogations et sévi ces, ont été déportés à Dachau d'où ils ne sont pas revenus. Dans tous les territoires d'Europe occupés par les nazis, dont la France, ces derniers ont commis des exactions de toutes sortes : pillages économiques, réquisitions de main d'œuvre, rigueurs policières, chasse aux juifs, aux communistes et à tous autres opposants au régime hitlérien, exécution d'otages, déportations massives de résistants dans les camps de la mort, car la finalité des camps de concentration était l'extermination physique de ceux qui entraient dans cet enfer. La libération des camps par les troupes alliées au Printemps 1945 a révélé au monde l'horreur, la forme extrême de la barbarie nazie, avec ses millions de cadavres et quelques milliers tout au plus de rescapés, de moribonds à l'état squelettique, pour la plupart atteints de typhus. Ce spectacle que Dante n'aurait



pas imaginé s'étalait sur l'ensemble de l'Allemagne où étaient disséminés des centaines de camps de concentration et de leurs commandos. Ceci avait soulevé l'indignation du monde entier au constat de ces horreurs, de ce génocide organisé par Hitler et ses SS. Cette année est celle du cinquantième anniversaire de la victoire des Alliés sur l'Allemagne nazie dont la capitulation sans condition a été signée le 8 Mai 1945. Permettez-moi d'insister sur ce point. Il ne s'agit pas, comme beaucoup de personnes le pensent, d'un

armistice, mais plus exactement de la victoire des alliés, c'est-à-dire la Démocratie sur l'Allemagne nazie. Il est donc nécessaire, 50 ans après, de rappeler le calvaire et le sacrifice de nos camarades disparus dans cette tourmente, qui ont vécu, souffert et péri dans cet enfer concentrationnaire, de ceux qui sont morts au combat, avec ou sans uniforme, les passeurs qui, eux aussi ont risqué leur vie pour assurer la liberté des autres, enfin, de tous ceux qui ont refusé de servir l'ennemi. Tous ces camarades ne méritent pas de tomber dans l'oubli, d'être trahis par notre silence. Aussi notre devoir, celui des rescapés de l'univers concentrationnaire nazi est de témoigner de ce que fut l'horreur du génocide unique dans l'histoire du monde, et qui a coûté la vie à des dizaines de millions d'être humains. C'est pourquoi il convient de ne point relâcher notre vigilance à l'égard des révisionnistes et autres falsifications de l'histoire, enfin, à l'égard de tous ceux ayant des tendances de totalitarisme et de racisme. Nous sommes les derniers témoins survivants de ce drame, c'est pourquoi nous accomplissons un devoir de mémoire car, une nation qui oublie son passé est peut-être condamnée à le revivre.

Notre devise est «n'oublions jamais», afin que les générations futures ne revivent pas ces périodes tragiques, mais vivent dans la paix et la liberté, la «LIBERTE RETROUVÉE».



Alexandre Lazailles, passeur



Jean Latourette, passeur



Pierre Pascouale, passeur



Jesus Marcuello, évadé



Jean Bernard Claverie, passeur



Albert Claverie, évadé



Thomas Acin, passeur



Jacques Cedet, passeur



Jean Sayerce, passeur

des passeurs qui les ont accompagnés jusqu'à la frontière. Avec une émotion particulière, il rend un hommage appuyé à Madame Lazaille qui précédait la colonne avec des consignes particulières et sa mule chargée de sacs. Alexandre et Fafaye assuraient l'encadrement. La frontière franchie, le groupe livré à lui-même, trempé, grelottant, parvient à trouver dans une zone de précipices un passage dans les rochers. La descente vers l'Espagne s'avère extrêmement dangereuse et longue. Arrivés à destination, ils auraient pu espérer un accueil décent mais c'est un séjour déplorable qui leur sera réservé. Tandis que les femmes bénéficieront d'un peu de clémence, les hommes endureront de longs mois durant, l'emprisonnement, la promiscuité, le manque d'hygiène, les maladies telles que la gale, les privations qui se traduisent tout au long du récit par deux mots: "j'ai faim, j'ai faim" Merci à Eugène Villanua pour son long et bouleversant témoignage et merci à Françoise qui a permis que je consulte le cahier.

Les autres passeurs de Borce ont joué un rôle très actif pour aider à l'évasion mais le silence et la discrétion étant de règle, les témoignages sont rares. Il faut néanmoins souligner le rôle joué par les anciens de Borce et d'Etsaut pour la libération de la vallée d'Aspe et la prise du Fort du Portalet le 24 août 1944.

Une importante colonne d'Allemands remonte la vallée en direction de l'Espagne. Plusieurs accrochages ont lieu le long de la route : à Bedous, Julien Perez du corps Franc Pommiers est tué, au pont d'Esquit où était posté un groupe de maquisards, Joseph Candaudap de Lées- Athas est mortellement atteint, Basile Care d'Accous est grièvement blessé, à Urdos enfin le combat du pont de Sebers fait une nouvelle victime le lieutenant Lefèvre lui aussi du corps Franc Pommiers. Côté ennemi, le nombre des victimes est sensiblement le même. Ce jour-là, peu d'Allemands occupent le Fort. Les hommes de Borce au nombre desquels se trouvent Jacques Cédet, Jean Sayerse, Fafaye s'organisent pour intervenir. La cuisinière du Fort Madame Lestremeau va parler aux Allemands et les contraint à se rendre, assurant que les résistants s'appêtent à faire sauter le Fort. Les Allemands hissent le drapeau blanc. Les hommes de Borce et d'Etsaut avec à leur tête le sergent Dutech et Lalanne s'emparent du Fort et de son armement. Le lieutenant René Lassus signe la reddition de la garnison. Jean Mendiondo, l'instituteur Pallas, Hippolyte Cédet et d'autres résistants participent à l'assaut et récupèrent les clés. Pris en tenaille entre le corps Franc Pommiers, les maquisards et les résistants locaux, les Allemands se rendent. Un passeur occasionnel raconte à ce sujet: "J'avais 17 ans, j'étais domestique agricole à Borce, j'observais ce qui se passait lorsque mon attention fut attirée par la présence dans la colonne allemande d'une jeune femme blonde qui portait un beau sac à son épaule. Elle vociférait des insultes en allemand. Je m'approche discrètement d'elle et je lui arrache le sac. Le cuir de ce beau sac sera très utile car je suis fort mal chaussé. Le cordonnier de Monsieur Bernuès m'en fera une paire de magnifiques nu-pieds " (H.Santos). La blonde en question participait en qualité d'interprète à tous les interrogatoires de la villa Briol à Oloron.

La fourche et la charrue : René Besingrand

René Besingrand originaire de Borce par ses parents a signé son livre « Michel Pierre de Chouerry » nom de sa maison de Borce. Cet ouvrage captivant préfacé par Alain Juppé maire de Bordeaux nous fait revivre l'aventure extraordinaire et douloureuse d'un jeune de 17 ans qui quitte Bordeaux et sa famille pour rejoindre Borce, la frontière et l'Espagne. Son objectif : retrouver de Gaulle et l'armée de libération. De Bordeaux à Borce, le voyage s'effectue en train.

Les patrouilles allemandes sont très présentes et, personne n'échappe aux contrôles. René a son bagage dans lequel il a caché une arme. Il mesure les risques encourus et retire l'arme de son sac. C'est au prix de plusieurs ruses qu'il arrive à déjouer les fouilles de la police allemande. Son jeune âge le protège un peu. Visiblement il n'est pas requis pour le STO. Après plusieurs frayeurs, il arrive enfin à Borce, en pleine nuit noire. Il emprunte une ruelle qu'il connaît bien pour l'avoir parcourue à maintes reprises avec son cousin Marcel Amont. Soudain une voix l'interpelle. Une grand-mère l'a reconnu et l'invite à rentrer. Pendant qu'il se restaure, une chaîne de solidarité se met en place pour faciliter son passage en Espagne. L'instituteur Monsieur Dutech, les frères Villanua, Alexandre Lazaille se mobilisent pour l'accompagner et le soutenir. Le moment venu, tout le groupe se met en route. René sera accompagné par un médecin lieutenant-colonel. Celui-ci porte un bagage tout aussi volumineux que mystérieux. Avant le départ M.Dutech prie René de lui remettre son arme. Le chemin est rocaillieux, la montée rude. René grimpe aisément, le colonel souffle et souffre. Côté français, tout se passe bien pour les deux évadés. A la frontière, le colonel demande une pause. Il ouvre son bagage et en retire un uniforme d'officier supérieur qu'il revêt au grand étonnement de René. On peut supposer que, revêtu de son uniforme, il impressionnera les autorités espagnoles. Douce illusion. Les accompagnateurs ont repris le chemin de Borce. René et le colonel amorcent la descente vers la Casa de la Mina. Pas de chemin mais des rochers qu'il faut escalader. C'est acrobatique et pas très recommandé pour l'uniforme.

René Besingrand pensait que le séjour en Espagne n'était qu'une simple formalité et qu'il pourrait rejoindre vite les armées de libération. Il va déchanter. Comme tous les évadés il sera emprisonné, mal nourri, privé d'hygiène bref traité comme un animal. Doté d'un fort tempérament, il supporte très mal le régime que la police de Franco impose aux évadés français en transit par l'Espagne pour défendre leur pays. Il essaie de comprendre, interroge ses geôliers. Une idée germe dans sa tête : s'évader. C'est au cours d'un transfert de prison qu'il mettra son projet à exécution. Menotté, attaché au colonel et à un policier, il parlemente avec ce dernier et lui démontre l'inutilité de rester menottés. Il obtient gain de cause et, sitôt descendu du train il détale comme un lapin en direction de la gare à la recherche d'un train pour Madrid, d'un train de marchandises de préférence pour mieux se cacher. L'alerte est donnée et vite après la gare est cernée et René est repris sans ménagements. Il relate la suite : « Le gardien me conduit doucement vers une porte fermée, frappe et, d'une forte bourrade me propulse à l'intérieur d'une pièce. J'aperçois mes deux gardias civils du train et, un magistral coup de poing m'écrase la figure. Une pluie d'étoiles. Je suis tombé et ils sont au moins trois à me cogner dessus, à coups de poing, de pied et même de trousseau de clés. J'essaie de protéger mon crâne. Le nez écrabouillé, le sang pissé. J'ai mal partout. Traîné comme un sac on me jette dans un trou, petite cellule sans rien à l'intérieur. Pas de couverture ni de paillasse. L'humidité et le froid me paralysent. Je suis glacé jusqu'à l'os incapable de lutter le soir venu contre les escadrons de punaises qui m'assaillent. Mon isolement punitif s'achève. On me sort de mon trou et je retrouve des français évadés comme moi la boule à zéro, les mains crasseuses entassés dans des cellules maculées de matières fécales où il est difficile de trouver une place pour s'allonger. C'est l'enfer. J'ai toujours sur moi la même chemise qu'à mon départ. Idem pour le reste. Etat épouvantable ». Le sort de René Besingrand et de ses codétenus va se poursuivre dans les prisons espagnoles toujours aussi dégradant jusqu'au jour



Mr et Mme Mayor
(26/11/2011)



Mr Mayor et Mme Lopez
(26/11/2011)



René Mendiondo et Obama (1989)



Pierre Castet



Jules Coussen



Les frères Coussen

Légion d'honneur, de la Médaille militaire, de la Croix de guerre, de la Citation américaine (Présidential Unit Citation). Le comportement de Casimir Condado a été exemplaire.

Pierre Castets

Pierre Castets, un Ossalois de 84 ans, se souvient de la vallée d'Aspe et des missions qu'il y a remplies. Très jeune, il participe avec son père menuisier à Bielle, à la construction du prototype de baraque pour le camp de Gurs et au passage de groupes. Il raconte: « Après certains différends entre G.Sarrailh et les organisateurs des évasions de France, la situation devint pendant quelques temps difficile. On changea d'itinéraire, et c'est par le Benou, las Bordes, le Mail Massibé puis unedescente sur Bedous que les passages s'organisèrent avec Pierre Traille et Jean-Baptiste Capdaspe. À deux reprises, j'ai fait ce passage avec des groupes d'une quarantaine de personnes, mais cela devenait de plus en plus dangereux et mon père me retira de cet engrenage. Non sans raison. Il y eut deux passeurs arrêtés. Jean Baptiste Capdaspe et Tino Troitino, agent de liaison fait prisonnier par la Gestapo et qui mourut en déportation. Lors du dernier convoi que j'ai organisé avec Pierre Traille jusqu'en Espagne par le plateau deLhers et le col de Pau, nous allons vivre une sérieuse mésaventure. Dans ce convoi se trouve un bel homme blond aux yeux bleus qui ne parle avec personne. Pierre Traille inquiet de son comportement me demande de rester à l'arrière pour fermer le convoi et, après m'avoir donné un revolver, me dit de ne pas hésiter à m'en servir au moindre faux mouvement du suspect car nous craignons d'avoir un espion allemand dans le groupe. En cours de chemin, à environ une heure de marche du col, un jeune homme du groupe se fracture la cheville. On lui fait une attelle de fortune, mais il souffre tellement qu'il ne peut plus poser le pied à terre. Et, à notre grande surprise, le supposé suspect prend le blessé sur son dos et le porte jusqu'à la frontière. »

« Au retour, nous nous sommes arrêtés pour nous reposer à Lhers auprès d'une famille que Pierre connaissait. A la tombée de la nuit, grâce à Pierre qui avait pris soin de déposer des vélos quelques jours auparavant, nous pouvons descendre dans la vallée, à bicyclette, discrètement, sans éclairage. Arrivés en bas de la route de Lescun, au lieu dit : Pont de Lestanguet, nous tombons sur une patrouille d'Allemands qui nous crient; Halto! Halto! – « Ne t'arrête pas, file ! » me dit Pierre. J'entends derrière moi le cliquetis des fusils, mais Pierre se met à crier à la patrouille « Ne tirez pas ! Ne tirez pas! C'est moi Traille, c'est mon cousin. Il n'a pas de frein. Il ne peut pas s'arrêter. Rappelons que Pierre Traille, ayant à Bedous un atelier de réparation de cycles et de mécanique connaissait bien ces Allemands. Je peux dire que ce soir-là, Pierre Traille m'a sauvé la vie. Le lendemain matin à la gare de Bedous, pour mon retour en train, je suis pris en charge par un agent des postes qui me présente au contrôle comme stagiaire et me conduit dans le wagon postal dont l'accès était strictement interdit à toute personne étrangère au service. L'agent des postes était vraisemblablement Louis Traille, l'oncle de Pierre. »

Tout récemment, Pierre Castets est revenu en vallée d'Aspe pour revoir les deux baraques provenant du service des Ponts et Chaussées du camp de Gurs qui se trouvent à Osse-en-Aspe et dont l'une ressemble au prototype construit par son père.

Jules Coussen d'Aramits

Jean-Pierre Coussen raconte avec passion le rôle joué par son grand-père Jules né en 1897 et ancien combattant de la guerre de 14-18. Pour résister à l'envahisseur, après 1940, Jules Coussen, membre des F.F.I., prendra la Présidence du Comité Cantonal de Libération. Avec ses camarades Talou Jean, Bigué Pierre, Redonnet Joseph, Lahourcade Charles, Pourailly Jean-Louis et Pétuya Jean-Baptiste, ils participeront dans la clandestinité à un réseau d'évasions vers l'Espagne. Au printemps 1943, Jules Coussen accompagnera ses deux fils Laurent et Pierre jusqu'à la frontière à Saint Engrâce. Arrivés en Espagne, ils subiront le même sort que la plupart des évadés : huit mois d'emprisonnement à Miranda dans des conditions déjà décrites puis seront affectés dans la 2e D.B. du général Leclercq. Blessé à deux reprises, Laurent devra subir la pose d'une prothèse dans sa mâchoire. Il sera démobilisé en même temps que son frère à la fin des hostilités. La famille Coussen a droit à la reconnaissance de la Nation.

L'heure du Bilan est venue pour cette sombre période de l'Occupation. Théodore Troitino, Jean-Baptiste Lalhève, Jean-Pierre Lalhève, Léon Lalhève sont pour la vallée d'Aspe les quatre passeurs victimes du nazisme, morts en déportation.

Jean Agnès, André Loustau, Marcel Carrassoumet, Joseph Sans, Bernard Passette, Henri Passette, Armand Claveranne, Albert Lembeye, René Loustalot, Alphonse Piteau, Pierre Casavieille sont les évadés tués au combat ou morts d'épuisement dans les camps d'internement. Clément Casuela¹², passeur mort de ses blessures, Julien Perez, Joseph Candaudap, le lieutenant Lefèvre alias Lévêque, sont morts au combat pour la Libération de la vallée d'Aspe.

C'est ici que se termine notre pérégrination le long des chemins de la Liberté en vallée d'Aspe. Nous y avons rencontré des personnes âgées, très lucides et encore passionnées. Quelques-unes avaient transcrit leurs souvenirs sur des feuillets, d'autres attendaient que l'heure vienne pour raconter leur vécu durant les années qui les ont marquées. Toutes nous ont réservé un très bon accueil et manifesté une satisfaction réelle pour l'intérêt et la reconnaissance qu'on leur porte. Nous les remercions pour leurs informations, récits ou prêts de documents, qui nous ont aidés à l'élaboration de cet ouvrage. Nous nous souvenons aussi avec émotion et reconnaissance de Robert Balangué, ancien principal du collège de Bedous qui, il y a plusieurs années avec les élèves de son établissement avait initié le travail de mémoire auquel nous participons en recevant le témoignage de nombreux évadés de France par l'Espagne. A ces témoignages précieusement conservés s'ajoutent ceux que nous venons de recueillir. Comme le souhaitait Manuel Ricoy, « cette belle page d'histoire ne sombrera pas dans l'oubli ». Ces récits maintiennent allumée la flamme du souvenir.¹³

Ce recueil nous le dédions à tous les évadés et passeurs, plus particulièrement aux quatre passeurs morts en déportation, aux évadés de nos vallées tués au combat ou morts dans des camps et à toutes les victimes du nazisme.

Nous nous inclinons respectueusement devant leur mémoire.

Louis Loustau-Chartez

Les prisonniers au camp de Miranda en 1943



Dans l'encadrement de la porte de gauche à droite : Labaigt (Lescun), non identifié, Lartigue (Arudy), Debout devant, de gauche à droite : Mognague (Lescun), Lacaze (Bedous), Courtade (Bedous), Albéro (Accous), Clot (Urdsos), non identifié. Accroupis de gauche à droite : Candau (Osse), Wolf, Lalanne (Escot), Chabanne (Orcun).

Document et identification : R. Albéro

Les retrouvailles des évadés au restaurant chez Piquemal à Bedous en 1946



1. Gil, 2. Courtade, 3. Larnaz, 4. ?, 5. Carrère, 6. Casbas, 7. Bouillerce, 8. Audap, 9. Luertas, 10. Candau, 11. Camborde, 12. Bellocq-Farol, 13. Carrafancq, 14. Asserquet, 15. Soupervielle, 16. Rachou, 17. Albéro, 18. Lapuyade, 19. Larraz, 20. Labaigt, 21. Estournès, 22. Villanua, 23. Bétran, 24. Haure-Placé, 25. Berges, 26. Pitou, 27. Saliou, 28. Manauthon, 29. Blanco Joseph, 30. Lamothe, 31. Claverie, 32. Orax, 33. Loumiet, 34. Vicente, 35. Loustau, 36. Arrigas, 37. Ricoy, 38. Talou, 39. Jauhers, 40. Mendiondo René, 41. Blanco Joachim, 42. Luquet René.

(document et identification A. Agnès)

12. Je remercie tous ceux qui, par leurs récits, les prêts de documents et de photographies, ont contribué à la réalisation de ce recueil. Ma gratitude va tout particulièrement à Monsieur Henri Frixon pour sa disponibilité, ses conseils et sa précieuse aide technique ; à Jeanne Tircaze pour l'intérêt porté au projet et pour sa lecture assidue ; à Jean Cahapé pour son écoute et son soutien ; à toute l'équipe de « Mémoire d'Aspe » qui s'est très rapidement mobilisée pour assurer l'édition de ce travail : Maryse Darsonville, Présidente, Dany Barraud, Eric Bergez et Madeleine Lacau.

13. D'autres témoignages restent à recueillir en vallée d'Aspe. Nous nous excusons auprès des Aspois qui "savent", mais que nous n'avons pas pu rencontrer. Leurs récits nous intéressent et nous restons ouverts à de prochaines rencontres.

où par l'intermédiaire de la croix rouge, Franco acceptera de libérer les prisonniers en échange de sacs de blé. Après ce très dur séjour René sera incorporé au 1er RCP où il pourra enfin réaliser son rêve : participer à la chute du nazisme et à la libération de son pays « Mon pays occupé, j'ai pris la fourche. Mon pays libéré, je suis revenu à ma charrue ».

ETSAUT

René Mendiondo

Passage vers l'Espagne 10/11 Mars 1943

« Je suis le seul survivant du groupe qui le 10 et le 11 mars franchit la Frontière au pic d'Arlas. Il y avait Grat Estournès, Jean Bellocq, Louis Soubie, Yvon Arrigas, Julien Cazedepats, Simon Carrère et Jean Manauthon ». Les passeurs de Lées-Athas Pierre Pascoualle, Jean Latourrette, Joseph Claveranne, Jean Bellocq Balencie avaient une grange dans les hameaux à l'abri des regards et c'est là que se regroupaient les jeunes réfractaires au STO. Jean Bellocq Balencie nous accompagnait. « Le rendez-vous était fixé chez mon oncle à Lées-Athas. La vaste cuisine était bien occupée et bruissait de conversations à voix basse et de sanglots étouffés. Le heurtoir de la porte résonna et l'abbé Boy curé du village apparut. Dans un silence profond, il prononça quelques paroles puis demanda qu'on s'agenouille pour solliciter la protection de Dieu pour ceux qui allaient quitter la famille et la patrie. Ce fut un moment d'intense émotion. Notre accompagnateur s'impatientait. Il prit la tête du convoi et le village fut traversé dans le silence le plus complet. Un premier arrêt était prévu à la grange Estournès pour prendre nos sacs. La neige tombait tellement que nous avions de la peine à voir celui qui nous précédait. Nous avons marché longtemps et difficilement. Soudain, des aboiements de chiens se firent entendre. Le passeur nous rassura et dit que dans une demi-heure nous serions à la cabane, première étape du voyage. Nous y arrivons enfin et un grand feu réconfortant est allumé. C'est alors que Jean nous avoue que les aboiements provenaient de la patrouille allemande que nous avions déjouée grâce à lui. Après quelques heures de sommeil, il nous réveilla, nous aida à nous équiper et renouvela ses dernières consignes. Avant de se séparer, il nous embrassa. Un froid glacial rendait la neige moins molle, ce qui facilitait la marche. A huit heures, nous étions au pic d'Arlas. Soudain un camarade poussa un cri d'alarme. Trois Allemands et leurs chiens se détachaient dans la neige. Nous eûmes le temps de balancer les sacs versant espagnol et, en courant, de nous mettre à l'abri derrière les rochers. La descente vers Isaba fut longue. Un groupe de la Guardia Civil nous intercepta et nous enferma dans une grange où nous devions passer la nuit. Impossible de dormir en raison du froid qui sévissait. A l'aube, nous eûmes droit à une boisson chaude et à quelques rondelles de pain. Vers midi, un autobus fumant et pétaradant sans toit ni capote nous prit en charge pour nous conduire dans un "hôtel" à Pampelune. L'hôtel en question, vaste bâtisse sinistre, avait pour nom : "Prisión provincial de Pamplona ». Nous fûmes enfermés dans des cellules gardées par des policiers nerveux. Nous étions menottés deux par deux. Notre séjour à l'hôtel commençait. Il allait durer plusieurs mois. L'acte 1 de mon périple vient de s'achever. »

Après cet acte 1, René Mendiondo s'engage dans les parachutistes du Spécial Air Service (SAS) le 20 Juin 1943 et participe à de nombreuses opérations notamment des parachutages en zone ennemie qui lui vaudront d'être fait Chevalier de la Légion d'honneur. Le 6 Juin 2009 René Mendiondo est invité à la cérémonie commémorant le Débarquement et est promu Officier de la Légion

d'honneur par le Président Sarkozy sous le regard du Président Barack Obama qui le félicite chaleureusement.

À Etsaut, neuf jeunes ont fui le STO et franchi la frontière. Deux sont morts au combat : Bernard Passette et Henri Passette.

LEES- ATHAS

Les noms de la plupart des évadés figurent dans le récit de René Mendiondo. Deux seront tués au combat: Marcel Carrassoumet et André Loustau.

Jean Claveranne

Jean Claveranne est né le 19 mars 1921 à Lées-Athas dans la vallée d'Aspe. Fils de berger, il se destine à l'enseignement et commence sa carrière d'instituteur au hameau de Sarrance à Bosdapous. La défaite de 1940 va contrarier ses projets. La capitulation de la France le conduit à signer un engagement de trois ans dans l'armée d'armistice. Après l'occupation de la zone libre par les Allemands, il est démobilisé le 1er Mars 1943. C'est alors qu'il décide de franchir les Pyrénées pour rejoindre les Forces françaises en Afrique du Nord. Arrivé en Espagne, il subira le sort de tous ses camarades évadés. Pendant sept mois, il restera emprisonné, parqué dans une cellule faite pour quatre et occupée par quatorze détenus. Sitôt libéré, il est affecté à la 10ème Division d'Infanterie Coloniale puis, à l'école de Cherchell d'où il sortira avec le grade d'aspirant. C'est alors que va commencer pour Jean Claveranne une brillante carrière qui va le conduire sur plusieurs terrains d'opérations. Débarqué à Marseille le 27 novembre 1944, il se distingue lors de l'opération de Loechle (Alsace) en se portant au contact de l'ennemi. Blessé par un éclat d'obus, il continuera à assumer sa mission. Ce premier fait d'armes lui vaudra sa première citation avec attribution de la croix de guerre 39/45. Les 22 et 23 janvier 1945 en Alsace alors qu'il observe les déplacements des Allemands du haut d'un clocher il est, repéré et violemment pris à partie par des chars ennemis. Trois de ses observateurs sont tués. Il reste calme, assure ses tirs et stoppe l'attaque. Une deuxième citation à l'ordre de la Division récompense cette nouvelle action. Le 7 Avril 1945, Jean Claveranne passe la frontière allemande et, le 14 à Ackhern sa batterie subit le pilonnage d'une batterie allemande. Par un tir parfaitement ajusté il réduit au silence la batterie ennemie. Nouvelle citation à l'ordre de la brigade. Mai 1945 les hostilités franco allemandes prennent fin. Jean Claveranne poursuit la carrière militaire et effectuera deux séjours en Indochine où il connaîtra une nouvelle forme de guerre. Son séjour en Extrême-Orient durera 86 mois dont 46 passés en captivité. Prisonnier, il sera maintenu en survie grâce à de maigres rations de riz journalières. Promu lieutenant, totalisant six citations, trois sur chacune des croix de guerre 39/45 et TOE, il est fait chevalier de la Légion d'honneur le 30 décembre 1948, il n'avait pas 28 ans. C'est pendant sa détention en Extrême-Orient qu'il accèdera au grade de capitaine. Mal remis des séquelles de son emprisonnement en Indochine, il ne restera qu'un mois en Algérie mais, en raison de l'aggravation de la situation, il est rappelé et affecté au 214ème Bataillon d'Infanterie. Au cours d'une opération en terrain difficile dans les monts du Tessalah, sous un soleil de plomb, la section avec à sa tête le capitaine Claveranne tombe dans l'embuscade de Tafaraoui, blessé à la tête et au thorax il est secouru par un médecin, mais un deuxième assaut lui sera fatal. Une nouvelle balle en pleine tête mettra fin à sa belle carrière. Le capitaine Claveranne repose à Castres auprès de ses deux amis intimes les capitaines Henri Morin et Yvan Tommasi⁴



Evadés de France en octobre 1943 à Malaga.

Debout de gauche à droite : Jean Rouyet, Jean Lartigau, Albert Claverie, Louis Soubie, Jean Sarthou, Louis Bouillerce, Albert Moure.

Accroupis de gauche à droite : Pierre Bouillerce-Mirassou, Alphonse Pitau, François Manauthon, Jean Bellocq-Loustau, Jean Casaux.



Août 1944, groupe de résistants à Borca :

Debout de droite à gauche : Jean Dutech, Jean Sottou, Jean Sayerce, Jean Lafonta, Louis Pressans.

Accroupis de droite à gauche : Alexandre Lazaille, Hyppolite Cedet, François Bayé



Malaga, 1er Novembre 1943 de gauche à droite :

Grat Estournès, Adrien Laude-Bousquet, Jean Bellocq et Louis Soubie

amenée pour interrogatoire à la villa Briol à Oloron. Elle y est retenue deux à trois jours, mais ne dira rien. La nuit, les Allemands reviennent au bureau de tabac et emportent cigarettes et bijoux. Jean-Baptiste Capdaspe sera arrêté le 24 juillet 1944 à Pau. Dans son livre: "Basses Pyrénées, Occupation Libération 1940-1945", Louis Poullénot relate: "Le 24 juillet le chef du S D allemand Tost charge le milicien Wilkin de surveiller le café Souvestre place du Foirail à Pau. Il est informé par un indicateur que Jean-Baptiste Capdaspe doit se trouver dans cet établissement dans la soirée. Vers 19 heures, Wilkin signale la présence de Capdaspe qui est arrêté et conduit à la villa Saint-Albert à Pau. Torturé, jugé, condamné à mort avec six motifs d'inculpation, il est transféré à la prison Saint Michel à Toulouse. Il sera libéré le 19 août 1944 par les Résistants et la population de Toulouse. Son exécution était programmée pour le 21 août ». Cette même année, Jean-Baptiste Capdaspe est élu Maire d'Escot. Il le restera jusqu'en 1948. Le 8 Avril 1948 à l'âge de 47 ans il décède, emporté par un mal implacable. Ses obsèques ont été célébrées le 9 avril 1948 à Escot en présence de nombreuses personnalités dont le Sous-Préfet d'Oloron et le Maire de Bedous, Monsieur Portes, qui ont prononcé les éloges funèbres. Bien d'autres éloges seront adressés à ce résistant. Le 18 octobre 1999, Madame Francine Michaud, résistante décorée, atteste sur l'honneur que Jean-Baptiste Capdaspe « a fait depuis 1942 partie des maquis locaux et a organisé le passage de colonels et généraux américains, de familles juives. C'était un homme d'honneur, discret qui avait le grand avantage de bien connaître sa montagne. Il a rendu des services inestimables à tous nos jeunes appelés au STO. » Le 24 février 1999 le Vice-Président de l'ORA (Organisation de Résistance de l'Armée) transmet à la famille une attestation rendant hommage à J.B Capdaspe pour ses missions dangereuses en particulier à Toulouse et à Marseille durant l'occupation ennemie. Le 24 février 2000, le Directeur Départemental des Anciens Combattants adresse à ses enfants la carte de combattant volontaire de la Résistance. Plusieurs réseaux tels que « Maurice », « Françoise » « Shelbrunn » ont confié à J.B. Capdaspe le soin d'organiser le passage de groupes importants. Sa survie, sa notoriété lui vaudront d'être désigné comme surveillant local pour que tout se passe bien. Il participera selon Robert Félix au parachutage de Britanniques au Bager et s'opposera au sabotage du beau pont d'Escot tout en proposant de « faire sauter » celui situé près de la maison Camou-Juncas. I.

Le 16 Janvier 2002, le comte Renaud de Changy écrit à Madeleine Capdaspe la fille de Jean Baptiste: " Je revis les années de guerre dont le miraculeux passage des Pyrénées guidé par votre père Jean-Baptiste Capdaspe à qui je dois beaucoup d'être là aujourd'hui ". Les diplômés de reconnaissance du gouvernement britannique, du général Eisenhower font de Jean-Baptiste Capdaspe le Résistant aspois le mieux décoré par les gouvernements alliés. Jean- Baptiste Capdaspe honore son village Escot et sa vallée, la vallée d'Aspe.

Témoignage de Francisco Guzman résistant, animateur du maquis de Pédéhourat :

« Escot nous avait énormément aidés quand nous étions à Marie Blanque. Il y avait un bureau de tabac-café qui appartenait à Capdaspe. Après l'entrée en clandestinité de J.B Capdaspe, ses deux filles tenaient ce café. On n'avait pas besoin d'y aller en force pour avoir du tabac ! Elles nous le donnaient à la condition de laisser les rations pour

les anciens combattants des guerres de 14/18 et de 40 qui habitaient le village ». Dans son ouvrage "Les fougères de la Liberté" Emilienne Eychenne cite J.B Capdaspe 75. Elle fait allusion aux auberges et granges amies situées sur les chemins et cols de la liberté. Sur ces chemins, d'autres résistants d'Escot ont favorisé des passages vers l'Espagne. Les noms de Prat, instituteur, de René Camsusou, de Baptiste Castéra et de Labaigt sont cités. Dans toute la vallée, une chaîne de solidarité s'est formée pour s'opposer à l'envahisseur.

Passeurs et évadés d'ailleurs

Les passeurs étaient nombreux en vallée d'Aspe. Ils l'étaient tout autant dans les autres vallées et dans le piémont oloronais. Voici les témoignages que j'ai pu recueillir de Jean Othaqui, de Casimir Condado et de Pierre Castets de Bielle.

Jean Othaqui¹¹

Il est né à Lacarry au pays basque, où jeune, il exerce la profession d'agriculteur. Il apprend l'existence du réseau du colonel Rémy qui organise des passages vers l'Espagne d'aviateurs américains, de juifs et de personnalités diverses. Il entre dans la filière et participe à ces expéditions. L'itinéraire s'effectuait par Tardets, Etchebar, Larrau. Il se rappelle avoir passé un couple d'Anglais appartenant aux services secrets. Peu habituée à la marche en montagne, la dame fut acheminée de nuit jusqu'à la frontière à dos de mulet. Dénoncé, Jean Othaqui fut poursuivi par les Allemands et n'eut la vie sauve que grâce à son évasion. Son séjour en Espagne fut comparable à celui des autres évadés. Affecté au 2ème Régiment des Spahis, il accomplira son devoir jusqu'à la démobilisation. Il a choisi de passer sa retraite à Borca en Vallée d'Aspe où nous l'avons rencontré.

Casimir Condado

Comme Jean Othaqui, Casimir Condado, a traversé la frontière par Tardets, Larrau et la forêt d'Iraty. Eugène Gil et deux jeunes filles l'accompagnaient. Le 6 Mars 1943, ils ont marché toute la nuit. La frontière franchie, se croyant en sécurité, ils ont fait une pause et essuyé des coups de feu d'une patrouille allemande. Le groupe s'est dispersé pour se mettre à l'abri. Les Allemands en ont profité pour s'emparer de leurs sacs contenant les provisions et d'une très importante somme d'argent appartenant à l'une des filles. Perturbé, le groupe s'est reconstitué mais a perdu l'itinéraire. Il neigeait et la nuit tombait. Casimir a pris la décision de coucher sur place. Il a coupé des branches de sapin en guise de matelas et d'autres branches en guise de couvertures. Tout le groupe a passé la nuit dans le froid et la neige. Au petit matin, les évadés se sont remis en route, l'estomac vide. Après avoir longtemps tourné en rond, ce n'est qu'à quatre heures de l'après-midi qu'ils ont atteint la maison des carabiniers. Les filles étaient épuisées au point qu'elles avançaient, les pieds en sang, accrochées aux épaules de Casimir. L'accueil des carabiniers fut correct. Un repas assez copieux fut servi et tous apprécièrent de passer la nuit dans une grange sur du foin. La suite de l'aventure de Casimir Condado la voici résumée : Huit mois de prison en Espagne, transfert au Maroc à Casablanca puis en Angleterre pour le débarquement en Normandie. Participe à la libération de Paris, de Strasbourg et à la campagne d'Allemagne" Ses faits d'armes dignes d'éloges mais trop longs à développer sont couronnés par l'attribution de la



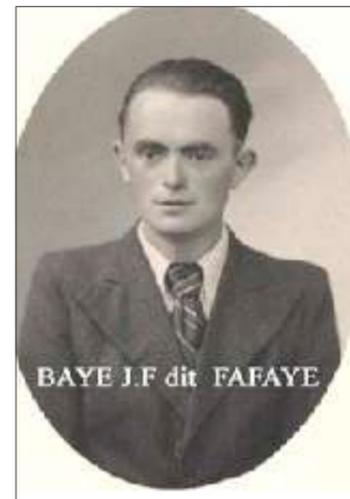
Henri Santos



Jean Claveranne



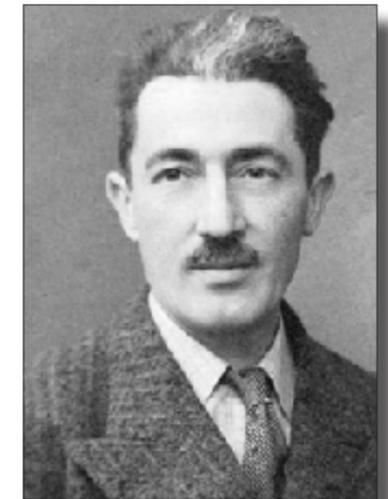
Grat Estournès



Jean François Bayé dit Fafaye



Lieutenant Lassus, instituteur



Jean Mendiondo



Joseph Lopez, passeur



François Dengui



Louis Mayor (1945)

11. C'est pendant la rédaction de ce travail que nous avons appris le décès de M. Jean Othaqui. La cérémonie d'obsèques très émouvante a eu lieu au cimetière de Borca le vendredi 12 Août 2011. Le Maire, René Rose a retracé la vie militante de Jean Othaqui, passeur puis évadé. Une assistance imposante rehaussée par la présence des drapeaux des anciens combattants l'a accompagné à sa dernière demeure. Nous avons une pensée pour tous ceux que ce deuil afflige. Nous avons aussi une pensée pour Firmin Guerrero évadé de la Soule et décédé quelques jours après Jean Othaqui. Les deux Souletins se connaissaient bien et depuis longtemps. Firmin Guerrero nous rappelait très récemment, chez lui,

La frayeur de Grat Estournès

La veille du départ, tous les sacs sont rassemblés chez Grat Estournès. Celui-ci les place dans la "sacole" grande besace du mulet, prend un manche de fourche qu'il pose sur son épaule et, en route pour le hameau où se trouve la grange de ses parents, lieu du rendez-vous. A mi-chemin, il tombe sur deux Allemands qui l'arrêtent et contrôlent son identité. Ils s'étonnent de voir le jeune instituteur d'Arudy à Lées-Athas. Ce dernier leur explique que tous les jeudis, il vient aider ses parents. Pas de fouille de la besace, ouf ! Il peut continuer son chemin.

Louis Soubie, mon voisin de Lées-Athas, a raconté son parcours dans "Mémoires de Guerre". Son récit précis, émouvant, nous permet de suivre son périple d'Ouest en Est du Mahgreb, son affectation au Régiment d'infanterie coloniale, les retrouvailles avec ses amis de Lées-Athas et enfin son embarquement à destination de Naples dont la baie et le Vésuve fumant l'impressionnent. Terminé le tourisme ! L'assaut au Monte Cassino donnera lieu à un déploiement de moyens militaires jamais imaginé et à des combats d'une violence inouïe. Dans la nuit du 29 au 30 juin 1944, un accident de camion mit fin à l'engagement de Louis Soubie. Grièvement blessé, il ne put participer au débarquement en France tant espéré. La gravité de ses blessures nécessita une longue hospitalisation avant qu'il ne retrouve les montagnes de la vallée d'Aspe. Dans son sillage, Manuel Ricoy, René Mendiondo, René Vignau Loustau se sont tour à tour exprimés et font revivre leurs aventures⁵.

Dans un récit publié dans l'ouvrage de François Berriot «La France libre, la Résistance et la Déportation»⁶ Grat Estournès originaire de Lées-Athas relate son engagement dans la 1ère DFL (Division Française Libre) une des 6 divisions engagées en Italie. La 1ère DFL débarque à Naples fin avril 1944, vient en renfort du corps expéditionnaire français du Général Juin présent en Italie depuis décembre 43. Trois mois d'assauts répétés et d'effroyables bombardements n'ont pas permis aux alliés de faire sauter le verrou de Cassino.

Le Général Juin a recours à une nouvelle stratégie qui fait l'émerville. En dix jours de combats sans relâche, la 1ère DFL remporte une série de victoires ouvrant la route de Rome. Le prix payé a été lourd : 700 morts et 2000 blessés pour la 1ère DFL. Grat Estournès ajoute : « le dernier mort de mon bataillon de marche le soir même de notre relève le 19 Juin 1944 fut notre camarade le caporal Adrien Laude Bousquet qui tomba à la tête de son groupe de tirailleurs africains quelques instants après son adjudant ». Adrien Laude Bousquet était originaire de la vallée voisine de Barétous, ami intime de Grat Estournès. Son sacrifice est le symbole de la périlleuse place d'honneur que les évadés de France par l'Espagne avaient tenue aux côtés de ceux qui menaient le combat depuis 4 ans. Libéré de ses obligations militaires, Grat Estournès a réintégré l'enseignement en qualité d'Inspecteur.

Incendie de la grange Poun à Lées-Athas

En vue d'anéantir le poste de Bouezou, un groupe de Résistants s'installe dans la grange Poun située à proximité de la ferme Latourrette. Les Allemands ont vent de la chose et, le 13 Mars 1944, ils encerclent la grange. Une fusillade éclate. Un Allemand est tué, un maquisard est blessé, les autres s'enfuient. Le lendemain, à titre de représailles, la grange Poun

est incendiée et Jean Latourrette voisin et passeur clandestin à ses heures, est arrêté et transféré à la villa Briol à Oloron où il est soumis à un interrogatoire musclé. Aucune charge n'étant retenue contre lui, il est libéré au bout de huit jours.

Le drame de Sainte Engrâce

Le groupe des évadés dont faisait partie Mr Vignau-Loustau se forme dans une ferme entre Sarrance et Bedous. Le passeur, vraisemblablement Monsieur Audap-Loustau, héberge les hommes dans une grange puis les accompagne sans problème et les remet à un deuxième passeur chargé de les conduire en direction de la frontière. Ils ne l'atteindront pas. Après plusieurs heures de marche, se croyant en vue d'Isaba, ils se retrouvent à Sainte Engrâce en présence d'une patrouille ennemie qui fait feu. Deux hommes sont tués, un autre est grièvement blessé. Il mourra en cours de route. Les survivants seront déportés dans un camp de concentration. Le secteur de la Pierre Saint Martin au relief et à la ligne de frontière tourmentés est-il la cause de cette erreur d'orientation ? Dans son témoignage « De l'arrestation au camp de concentration » paru dans Mémoires de Guerre, Monsieur Vignau-Loustau relate les drames atroces qu'il a vécus avec ses camarades d'évasion. Un autre évadé originaire d'Eysus, Pierre Bareilles, a failli vivre le même drame. Lui et un de ses camarades d'évasion se retrouvent aussi à Sainte Engrâce, lieu très surveillé par les patrouilles allemandes. Heureusement pour eux, un berger les aperçoit, les cache dans un trou recouvert de branchages et le soir venu, les remet dans la bonne direction pour franchir la frontière.

Monsieur Mayor Louis, évadé de mai 1944

Le 7 septembre dernier, une grosse voiture s'arrête sur la place d'Osse-en-Aspe. Le chauffeur descend et nous demande la route de Lées-Athas. Nous lui indiquons la direction. Alors qu'il s'apprête à repartir, je demande "Lées ou Athas." Il répond : « Je veux aller à Lées-Athas, c'est de là que je suis parti en mai 1944 pour passer en Espagne. » La passagère était son épouse. Le hasard faisant bien les choses, je propose de les accompagner et nous nous retrouvons chez moi à Lées autour d'un apéritif. Durant plus d'une heure, Monsieur Mayor venant de Lége-Cap Ferret (Gironde) raconte comment il a franchi la frontière le 10 mai 1944 avec un de ses camarades Jean Walton. Pour ne pas dénaturer son récit, je lui demande s'il veut bien rédiger en quelques lignes son évadement. Je viens de recevoir un document manuscrit de six pages. Je le tiens à disposition. Le 10 mai 1944, Louis Mayor, né en 1920, avait 24 ans. Le but de sa visite un peu tardive, me semble-t-il, était de retrouver la famille du passeur Monsieur Lopez qui l'avait pris en charge à Puyoo et qui l'a conduit jusqu'à Lées-Athas. Il souhaitait aussi retrouver les traces des deux jeunes qui à Lées se sont emparés des deux hommes et les ont cachés dans une grange en les recouvrant de foin le temps de laisser passer la patrouille allemande. Monsieur Mayor se rappelle qu'à deux reprises le passeur a refusé d'être payé, que la famille des deux jeunes s'est montrée accueillante et précieuse pour les renseignements. Monsieur Mayor et son camarade Jean Walton, tous les deux lieutenants au long cours (marine marchande), ont franchi seuls la frontière à l'aide d'une carte et d'une boussole. Leur endurance et leur sens de l'orientation leur ont permis de gagner l'Espagne et de franchir des obstacles tels que les arrhes d'Anie où la neige cachait de profondes crevasses. C'est



Jean-Baptiste Capdasque

Escot le 28 Août 1941

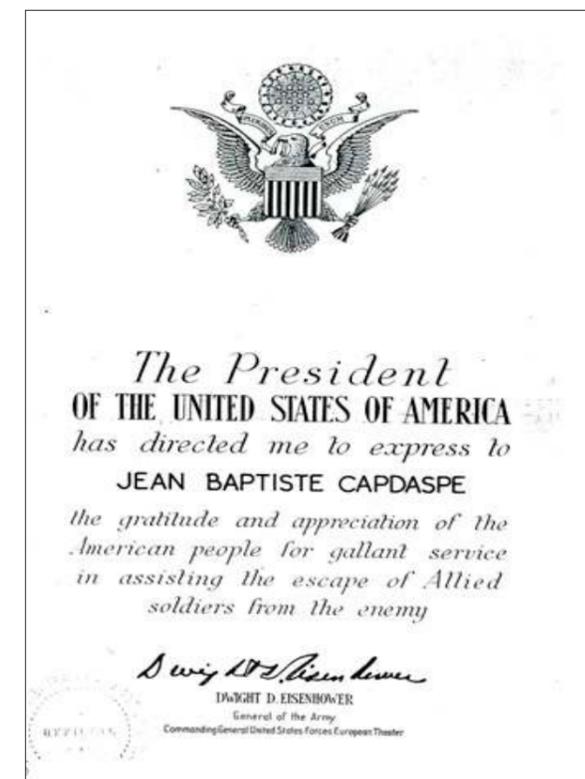
Monsieur le Préfet

Les chefs de famille d'Escot soussignés, émus par les mesures prises contre M. Capdasque Jean-Baptiste d'Escot actuellement en résidence surveillée à Lamayou Basses-Pyrénées, coupable de la douleur de sa femme malade et de celle de deux fillettes orphelines assurés que M. Capdasque qui a rendu de nombreux services à la population d'Escot ainsi qu'à ses réfugiés Alsaciens Lorrains ne manifesterait aucune activité politique coupable supplient Monsieur le Préfet de considérer cette affaire regrettable et d'appuyer de sa haute autorité les vœux faits par toute la population d'Escot pour le retour de Capdasque au sein de sa famille.

Arretat
Castet

Cher Monsieur Mayor Louis
Maurat Coig Pierre

Pétition Capdasque



4. J.J. Denizot, L'épopée des trois capitaines, trois vies, un destin : Jean Claveranne. Henri Morin. Yvan Tommasi., Castres 2005, 111p.

5. L. Giannerini, Mémoires de Guerre, des béarnais sous tous les fronts, 1939 - 1945, ed. Maison du Patrimoine, 1995, collection Arrêt sur image, volume 2, 243 p.

6. F. Berriot, La France libre, la résistance et la Déportation, ed. L'Harmattan, 2010, 352p.

Jean, Grat Estournès, Louis Soubie, Jean Bellocq Farol, René Mendiondo, Julien Cazedepats d'Etsaut et Yvon Arrigas. Au dernier moment, de Bedous un quatrième se joignit aux trois d'Orcun : René Gabastou fromager saisonnier originaire de Lanne. Ce dernier me confia son sac en me signalant qu'il contenait un pistolet chargé, comble d'inconscience. Rendez-vous fut pris pour la soirée à Orcun. En ce début d'après-midi, du 10 Mars, les quatre sacs de montagne bourrés de vêtements chauds et de solides casse-croûte d'où se dégageait la bonne odeur du jambon cuit furent chargés. Nous voilà donc partis mon père et moi, en route vers Léés-Athas à 3 km de distance avec la charrette de travail tirée par le mulet. Un gros fagot de foin enveloppé d'une mante dissimulait soigneusement les quatre sacs. Mon père assis à l'avant, les rênes en main guidant la monture et moi, perché à l'arrière. Au départ aucune appréhension, nous avions le sauf-conduit. Arrivés au sommet de la côte d'Osse, deux Allemands postés derrière une haie, accompagnés d'un chien-loup nous interpellent «Halte, papiers» et durant le contrôle, l'animal, énorme bête, langue pendante, les pattes avant posées sur l'arrière de la charrette, haletant, le museau enfoui dans le foin renifflait l'odeur des casse-croûte. J'essayais peu à peu de le repousser avec le pied. Il n'avait pas l'air trop agressif ni trop affamé. Les deux Allemands trop occupés à vérifier les papiers ne remarquèrent pas le manège du chien mais, quelle peur ! C'est là que nous avons réalisé le danger encouru. Comment aurions-nous pu résister aux interrogatoires musclés de la Gestapo ? Ce jour-là, 10 mars de nombreuses familles auraient pu basculer dans l'horreur des camps de concentration. Nous voilà à Osse à hauteur du café de Véronique Pascoualle, autre interpellation, en béarnais cette fois « Estangat » Arrêtez, arrêtez. Après une courte attente, une vieille grand-mère, son tablier retroussé, nous apporta un cinquième sac tout petit celui-là. Celui d'Yvon Arrigas. Je me suis longtemps demandé comment elle avait eu vent de notre passage. Au terme de notre voyage, les cinq sacs furent entreposés dans la grange de la maison Estournès, située près du lavoir en haut du village. Nous primes alors joyeux le chemin du retour, délivrés du cauchemar que nous avions vécu lors du contrôle, conscients toutefois que d'autres personnes allaient encourir elles aussi de multiples risques. Autre difficulté pour nos quatre Bedousiens : regagner Léés à l'entrée de la nuit à la barbe des Allemands. Seule solution, le franchissement du gave d'Aspe. Mon frère et moi, à mon retour de Léés sommes allés repérer du côté de la ferme Lapalu l'endroit propice. Par bonheur, le gave était au niveau le plus bas. Ce début mars, il faisait un temps sec, soleil et bise dans la journée, fortes gelées sur les hauteurs ce qui évitait la fonte des neiges. L'endroit choisi se situait face à la scierie du maire de Léés, Albert Carrassoumet Lentrade. Tout était réglé pour le départ. La réunion des quatre Bedousiens se fit vers les huit heures du soir chez nous à Orcun. Les adieux furent rapides. Je les accompagnai jusqu'à la grande route, face à la ferme de Lapalu, en évitant les voies principales. Pour ce qui me concerne, mon témoignage s'arrête là. Très rapidement, Joseph Claveranne nous fit le compte-rendu du déroulement des opérations : le regroupement des onze candidats à l'évasion dans la maison Bellocq Farol de Léés où ils reçurent la bénédiction de l'abbé Boy et le voyage vers la frontière. Coïncidence diront les uns, miracle pour les autres, ces onze là ont tous revu leur village et leur famille. Ils ont enduré bien des souffrances : la faim, le manque d'hygiène dans les geôles franquistes, et participé aux durs combats dans les armées de la libération».

SARRANCE

C'est dans les hameaux de ce village que deux jeunes instituteurs se sont connus et liés d'amitié. L'un, Henri Barrio, avait été nommé à Serrot, l'autre Jean Dutech à Bosdapous.

Après leur mariage avec deux filles du village, ils se sont fixés dans la vallée. Lors de son intervention sur radio Oloron les 16 et 18 novembre 1987, J-F Bayé-Pouey qui les a bien connus retrace la vie militante de ces deux hommes durant l'Occupation. «Tandis que Dutech partait pour le front sur la ligne Maginot, Barrio resta instituteur à Sarrance jusqu'en 1946. Ce dernier s'impliquait dans d'autres activités en dehors de l'école. (Résistant, pionnier de l'Abérouat, alpiniste) Il avait des relations partout en Aspe, à Pau avec Baradat, à Bordeaux et à Paris. Jean Dutech fut fait prisonnier en 1940 mais réussit à s'évader. Il retrouva son poste d'instituteur et de secrétaire de Mairie à Borce. Tout naturellement, Barrio l'ayant fait entrer en Résistance, Dutech fut désigné pour accompagner les évadés par Belonce et Arlet. A partir de 1943, le passeur n'aurait pas voulu que les Allemands aillent fouiner dans la cave ou l'étage de la mairie, où souvent attendaient jusqu'à la nuit de futurs évadés de France. C'est la confiance que lui accordaient les Allemands qui donna à Barrio l'idée de se servir de sa moto pour acheminer les évadés jusqu'à l'étage de Dutech à Borce. Coucou Barrio fut dénoncé, un jour au pont d'Esquit, la sentinelle ne répondit pas au salut traditionnel. Deux soldats allemands et le chef de poste l'emmenèrent assez brutalement. Interrogé, torturé, il ne parla pas et fut transféré en train vers Toulouse ».

Au cours de ce transfert, Coucou Barrio sauta du train, se blessa à une jambe mais put ainsi échapper à la déportation et à la mort. Résistants de la première heure, Coucou Barrio et Jean Dutech ont été reconnus comme de grands combattants de l'ombre.

ESCOT

Escot, porte Nord de la vallée, on garde la mémoire de trois évadés : Germain Camsusou, André Camsusou et Auguste Lalanne. Jean Soubie berger à Lescun les a aidés à franchir la frontière. Un cousin de Germain Camsusou, Pierre 52 ans, fut arrêté dans sa cabane d'Artouste pour avoir donné l'hospitalité à deux jeunes en route pour la frontière. Le troupeau et une fillette de dix ans restèrent seuls dans la montagne. Pierre Camsusou fut libéré assez vite. A Escot comme dans la vallée un nom émerge durant cette période. C'est celui de Jean-Baptiste Capdaspe. On le retrouve dans plusieurs témoignages. Fils d'agriculteur et commerçant à Escot, Jean-Baptiste Capdaspe aura un destin exceptionnel. Durant les années noires de l'Occupation, il va se révéler Résistant de la première heure, actif, présent sur tous les fronts. Du 21 Avril 1941 à l'été 1942, Jean-Baptiste Capdaspe est assigné à résidence à Lamayou à la suite de dénonciations sans fondement et d'un arrêté du régime de Vichy. Une pétition présentée par cinq conseillers municipaux, signée par cinquante cinq chefs de famille d'Escot contribuera à sa réhabilitation. Fin septembre début octobre 1943 à sa maison à Escot, descente de la Gestapo: deux Allemands en uniforme et deux hommes en civil. Sont-ils Français? De la police? La maison est verrouillée, perquisitionnée devant plusieurs témoins venus à ce moment acheter le journal. Jean-Baptiste s'enfuit et entre en clandestinité. Il passe de temps en temps la nuit chez lui, échappe de justesse à une deuxième tentative d'arrestation (janvier février 1944). Sa fille Marinette est

COMMUNE DE LEES-ATHAS

Grange Claveranne à Lees-Athas où ont été cachés les évadés avant leur départ vers la cabane d'Icheüs puis l'Espagne.



COMMUNE D'ACCOUS - LHERS



Le plateau de Lhers, longue traversée vers ...



...la cabane du Caillaü et la crête frontière.

Photo : C. Lataillade

à plat ventre qu'ils progressaient sondant la neige à chaque pas. Arrivés en Espagne, ils subissent le même sort que tous les évadés (prison à Pampelune puis à Miranda). A Casablanca, les deux hommes se séparent. Louis Mayor est affecté dans la Marine Nationale et Jean Walton dans la Marine Marchande. Lors de leur libération, ils embrasseront tous les deux une carrière dans la marine. Au terme d'un brillant parcours, Monsieur Mayor deviendra capitaine de vaisseau (5 galons).

67 ans après

Cette belle histoire où subsistaient quelques zones d'ombre connaît un heureux dénouement, Monsieur Mayor le qualifie de « miracle ». Il est difficile, 67 ans après, de retrouver la trace du passeur Lopez. Ce nom est répandu dans notre région. Dans un premier temps, l'enquête que nous lançons n'apporte rien mais, la chance est de notre côté. En racontant cette belle histoire à un ami, un éclair jaillit de ses yeux. Il a trouvé : Puyoo, Lopez il connaît. Joseph Lopez originaire de Lées-Athas était chef d'usine E D F à Puyoo. C'est lui qui a pris en charge les deux évadés bordelais et les a accompagnés jusqu'à Lées-Athas. Madame veuve Lopez, âgée de 93 ans, se souvient très bien de cette aventure. Elle nous précise aussi le nom de la famille de Lées-Athas dont les fils ont caché les deux hommes dans le foin. Il s'agit de Joseph Claveranne et de l'ouvrier agricole François Dengui âgé de 18 ans. Merci à Jean Bignoles de nous avoir mis sur la bonne voie.

Le 25 novembre 2011, à 91 ans Monsieur Mayor reprend le volant pour revenir à Oloron et en vallée d'Aspe remercier les familles qui les ont aidés les 9 et 10 Mai 1944. C'est avec beaucoup d'émotion et de joie qu'ils ont retrouvé à Oloron la famille de Joseph Lopez rassemblée autour de la maman ravie de vivre ces moments de retrouvailles et de rappeler des souvenirs précis de cette évasion. Même émotion à Lées-Athas où les enfants de Joseph Claveranne ont réservé aux époux Mayor un accueil chaleureux et écouté avec beaucoup d'attention le récit du passage des deux évadés. Un apéritif et un joli chant béarnais ont clôturé la rencontre.

OSSE en ASPE / LOURDIOS

La tête de réseau était à Pau. On avance le nom d'Honoré Baradat, « Achille » dans la Résistance, comme tête de réseau. C'était une connaissance de François Bellocq restaurateur et agriculteur au quartier Bourdès à Arette/Lourdios. François Bellocq avait beaucoup de relations. Les personnes souhaitant franchir la frontière arrivaient à Lourdios et étaient hébergées route de la forêt d'Issaux. Lorsque le groupe était constitué, François l'accompagnait par des chemins peu fréquentés (chemin de Larote) jusqu'à la cabane de Bergout au pied du Layens où il était pris en charge par deux passeurs d'Osse : Pierre Burs et Clément Casuela. Les deux guides accompagnaient le groupe dans la nuit en prenant le maximum de précautions. Arrivés à la frontière, ils l'orientaient vers la vallée de Roncal en Espagne et rentraient chez eux avant le lever du jour. C'est au retour d'une de ces expéditions que les deux hommes sont tombés dans une embuscade. Pierre Burs est fait prisonnier. Clément s'enfuit et reçoit une rafale dans les jambes. La neige glacée recouvre le sol. Il trouve un abri et s'y blottit. Il restera ainsi quarante-huit heures dans le froid et la souffrance. Les Allemands remontent à sa recherche avec Jean Sottou d'Osse et un attelage. Clément est retrouvé grièvement blessé mais encore vivant. Ses poches sont remplies de lettres pour les familles des évadés. Il est descendu au village sur le traîneau de Jean Sottou et transféré à l'hôpital de Pau où il subit

l'amputation des deux jambes. Il est décédé le 23 janvier 1943. Clément Casuela est inhumé au cimetière d'Osse-en-Aspe et son nom figure sur le monument aux morts. Quant à Pierre Burs, il fut transporté à Pau et confronté à François Bellocq. Les deux hommes déclarèrent ne pas se connaître. François Bellocq fut libéré assez vite tandis que Pierre Burs fut emprisonné au Fort du Hâ près de Bordeaux. Il y séjourna de longs mois, privé de nourriture et soumis à des interrogatoires répétés. Il revint chez lui, épuisé et amaigri, ne pesant plus que 40 Kilos. Le 18 juin 1994, Pierre Burs a reçu les insignes de la Légion d'honneur des mains de son compatriote le général Bilhou-Nabera d'Osse-en-Aspe. Il avait 93 ans.

Pierre Laplacette

Pierre Laplacette est né à Osse-en-Aspe le 7 juin 1920. Il effectue son service militaire dans l'Infanterie coloniale à Perpignan. L'occupation de la France par l'armée allemande à partir de 1942 fait naître en lui un sentiment de révolte. Avant même d'être requis pour le S.T.O., il décide de franchir la frontière, passer en Espagne et rejoindre les forces alliées en Afrique du Nord. Le 9 Mars 1943, sa décision est prise. Deux de ses camarades d'Osse, Albert Lembeye et Pierre Bouillercie et lui entament l'ascension. La première nuit est passée chez des amis de Lées-Athas dans la grange « Marquet ». Le Passeur Marin les retrouve et, avec un groupe qu'il a constitué, la colonne se met en route. Après quelques heures de marche, une violente tempête de neige empêche toute progression. Le passeur décide de redescendre à la cabane d'Icheu pour se mettre à l'abri. Deux hommes sont désignés pour monter la garde.

Tôt le matin, Marin réveille tout le monde et, la marche vers les sommets reprend. Après le pic d'Arlas, la descente s'effectue vers Isaba. La guardia civile patrouille dans cette région frontalière et arrête très vite les évadés. Ils passent la nuit dans une grange sous surveillance. Le lendemain, un vieux car transporte tous ces intrus jusqu'à Pampelune où ils seront emprisonnés jusqu'au 31 Avril. Avec ses camarades d'Osse, Pierre Laplacette refusera d'aller à la messe et de faire le salut à Franco en s'appuyant sur la Convention de Genève. Ce refus lui vaudra une sévère peine de prison.

Après Pampelune, les hommes sont transférés à Figueirido et emprisonnés dans les écuries d'une caserne désaffectée. Ils étaient 150. C'est là qu'il a connu Adrien Laude Bousquet d'Aramits. Avec beaucoup d'émotion il nous parle de cet homme de valeur qu'il estimait beaucoup. Pierre Laplacette conserve un sinistre souvenir de la prison de Figueirido. Ils couchaient sur le ciment, une couverture pour deux, pas d'hygiène, sans eau la plupart du temps, sans la possibilité de changer de vêtements pour se débarrasser des centaines de poux qui s'y nichaient. Au terme de cette triste période de maltraitance et de privations, Pierre et ses camarades vivent comme un espoir la possibilité d'être affectés dans une unité combattante. Le 22 octobre ils sont incorporés dans le régiment d'Infanterie Coloniale du Maréchal Leclerc et c'est alors que commence le véritable engagement de Pierre Laplacette.

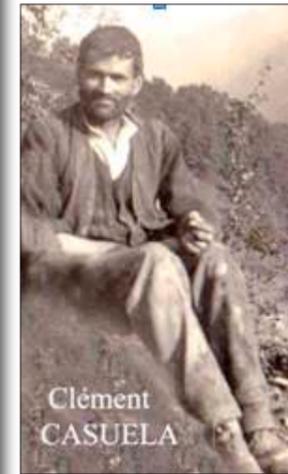
Après les classes au Maroc, il est transféré en Angleterre puis débarque en Normandie pour enfin affronter l'ennemi. Les combats de Normandie ouvrent la porte vers Paris qui sera libérée puis vers l'Alsace et Strasbourg. Les populations de ces villes réservent à leurs libérateurs un accueil enthousiaste. Les troupes alliées franchissent la frontière, prennent Munich et arrivent au repaire d'Hitler. L'abri dans lequel il pouvait se réfugier était protégé par un toit et des murs de béton de dix mètres d'épaisseur. Pierre Laplacette, caporal chef faisant fonctions de sergent, chef de bord d'un half-track avec un équipage de dix corses, arbore



Jean Agnès



Louis Soubie



Clément Casuela, passeur



M. Audap-Loustau



Henri Barrio



Jean Dutech



Casimir Contado



Eugène Villanua, évadé et sa mère à Borce



Jean-François Manauthon

7. Voir pour l'histoire de cette tragédie, Alain Ruiz, *La fin tragique de Wilhem Friedmann, émigré du IIIe Reich, dans Pyrénées 1940, ultime frontière*, ed l'Harmattan, Paris pp. 125-171

vers l'Espagne. Les passeurs redescendirent laissant le mort sur place. Ce n'est que plus tard que les Allemands le découvrirent intact dans la neige. Il fut inhumé au cimetière d'Accous.

Nous avons retrouvé le témoignage de Michel Poniatowski "Nous avons franchi la montagne dans des conditions extrêmement dures. Nous avons perdu deux amis en route, morts de froid. L'un s'appelait M. Soroco, l'autre Maurice Langlois évadé de la prison et souffrant d'une pneumonie. Sa femme l'accompagnait". Nous n'avons pas de précisions concernant le décès de M. Soroco survenu à Hecho en territoire espagnol.

Le comte Renaud de Changy ancien évadé par la vallée d'Aspe est venu de Belgique rendre un hommage aux passeurs. Regroupés dans un hôtel à Lurbe, les clandestins dont il était, en route pour l'Espagne seront pris en charge par Tino, Catherine Traille, alors âgée de 17 ans, et Jean-Baptiste Capdaspe. Le groupe bien encadré passera devant la kommandantur de Bedous et gagnera la montagne pour rejoindre la frontière. En hommage à Tino Troitino, à Pierre et Catherine Traille, à Jean-Baptiste Capdaspe, le comte Renaud de Changy déposera une plaque commémorative à Lhers et une deuxième à Hecho.

Roger Albero a fait le récit de son évasion dans un des bulletins de "Mémoire d'Aspe". Compagnon de Manuel Ricoy, il relate leur détention dans le sinistre camp de Miranda de Ebro où ils furent enfermés six mois dans des conditions épouvantables: privés d'eau, de vivres, sans hygiène, envahis par les poux, menacés ou atteints par une épidémie de typhoïde. C'est un véritable calvaire que ces hommes ont vécu à Miranda.

BEDOUS

Les évadés sont au nombre de 15. L'encadrement pour les aider à passer en Espagne en toute sécurité est fiable. La famille Traille a participé ardemment au passage de clandestins. Pierre Traille avait à Bedous un atelier de mécanique. Les Allemands s'y rendaient pour des menus travaux. Pierre connaissait leurs habitudes et savait le moment opportun pour accompagner les évadés la nuit. A l'âge de 17 ans, Cathy sa fille secondait son père ou le remplaçait certains jours. Elle faisait équipe avec les frères Troitino et Jean-Baptiste Capdaspe. Elle maîtrisait bien les itinéraires. Pierre Traille et sa fille Catherine ont reçu l'hommage et la reconnaissance de ceux très nombreux qui ont eu recours à leurs services. Pierre Traille s'est vu décerner par le Président Eisenhower une marque de gratitude pour services rendus à des militaires américains lors de leur passage en Espagne.

Louis Traille, l'oncle de Pierre, grand blessé de la guerre 14/18 est entré dans la Résistance au début des hostilités. Avec l'aide de sa petite-nièce Catherine qui jouait parfaitement le rôle d'agent de liaison, il transmettait des messages et installait clandestinement des postes de radio pour écouter les déclarations en provenance de Londres.

Louis Traille jouissait en vallée d'Aspe d'une grande estime. Rares sont les familles qui ne l'ont pas sollicité dans les domaines les plus divers. Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur.

La mort de Jean Agnès

Au fil de ces récits, tout le monde a en mémoire l'évasion et la mort de Jean Agnès de Bedous. Dans un ouvrage très bien documenté: « Jean de Bedous », Micheline Faliguerho¹⁰ retrace la carrière hélas trop brève de Jean. Grâce au travail d'investigation de son frère Alain, nous avons tout appris de son parcours. A l'âge de dix-huit ans, Jean Agnès quitte Bedous et ses parents sans les prévenir. Il franchit la frontière

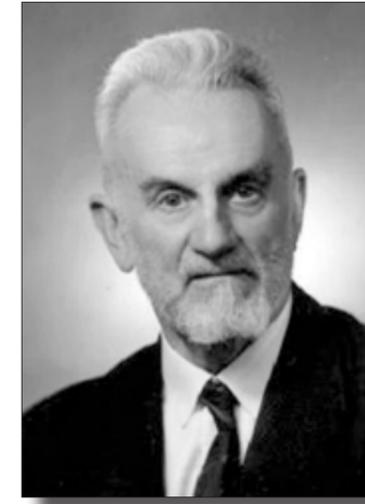
dans le but de rejoindre les forces françaises en Afrique du Nord et de s'engager pour combattre l'ennemi. Il subira les mêmes épreuves que ses camarades évadés: l'emprisonnement, les privations avant d'être affecté dans le régiment de spahis. Malgré son jeune âge, il deviendra tireur dans l'équipage de la Pourfendeuse, son char de combat. « C'est au cours d'une mission très dangereuse que la Pourfendeuse fut prise sous un feu très nourri de l'ennemi. Une véritable grêle métallique tombait sur le blindé ». L'ordre de repli fut donné mais la manœuvre s'avérait très difficile. Le chef de char descendit pour guider le pilote mais fut grièvement blessé. Jean Agnès sortit la tête de sa tourelle pour le secourir mais un projectile l'atteignit en plein casque. Il s'effondra sans pouvoir s'extraire. Jean Agnès est mort pour la Patrie.

Témoignage de Pierre Manauthon

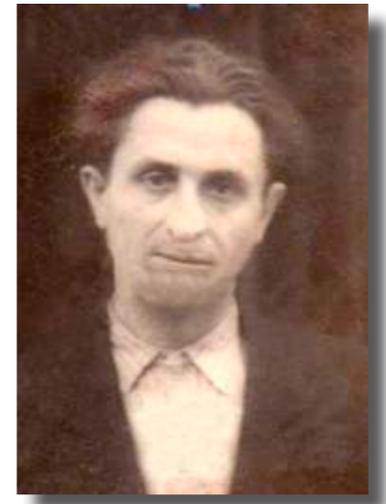
« J'allais sur mes 16 ans, nous sommes aux premiers jours de mars 1943. Les « habits verts » multiplient les patrouilles dans le vallon de Bedous. Les ponts d'Osse-Aspe et d'Esquit, passages routiers obligés à la limite de la zone interdite, étaient nuit et jour sévèrement surveillés. Bien que domiciliés à Orcun, hameau de Bedous, nous exploitons une grange et prairie sises à Labaigt de Lées-Athas, en plein cœur de la zone interdite. La kommandantur qui occupait le château Fénard à Bedous nous avait délivré le fameux « sauf conduit » qui nous servira pour la suite des événements relatés ici. Déjà, sous le manteau, couraient les bruits de passages vers l'Espagne de familles juives et autres, persécutées par les nazis et, en ce début de mars, comme un coup de tonnerre, émanant des services préfectoraux, des listes nominatives voyaient le jour. Elles concernaient les jeunes gens des classes 40,41 et 42, requis pour un prompt départ dans le cadre du service du travail obligatoire (S. T. O) pour l'Allemagne. Seuls quelques agriculteurs étaient exemptés. Il fallait nourrir l'occupant. Les réquisitions d'animaux de boucherie: veaux, vaches, cochons, étaient imposées, chaque ferme devant fournir un certain contingent. Depuis 1934 nous avions le privilège de disposer d'un poste récepteur de qualité. La radio de Londres- les Français parlent aux Français- était écoutée chaque soir. Je crois encore entendre la voix de Maurice Schumann qui nous informait des premiers revers de la Wehrmacht sur le front de l'Est, contrairement à la propagande vichyste et aux éditoriaux enflammés de Philippe Henriot! De Londres aussi parvenaient des messages codés à l'intention des résistants. C'est alors que se leva un vent de révolte parmi les appelés. Pas question d'apporter un soutien quelconque à l'Allemagne hitlérienne. Seule solution, la fuite vers l'Espagne pour rejoindre les forces françaises ou alliées. Une véritable chaîne de solidarité s'installe pour accompagner jusqu'à la frontière les requis au S.T.O. Les passeurs originaires du pays s'organisent pour les modalités des passages et l'accompagnement des jeunes évadés mais aussi de tous ceux qui voulaient fuir le régime nazi. Ce fut le cas pour trois jeunes d'Orcun: Jean François Manauthon mon frère aîné requis S.T.O, Jean Bergez, également requis S.T.O, Simon Carrère (volontaire). Il fallait agir vite, le 12 Mars, les deux appelés devaient obligatoirement pointer en gare de Pau à midi pour faire partie du convoi en partance pour l'Est. Mon frère, prit sur lui de contacter Pierre Pascoualle Marin de Lées passeur émérite, bien connu de notre famille et au courant de tout ce qui se tramait en coulisses. Ce dernier l'orienta vers Joseph Claveranne lequel l'informa du projet arrêté pour la soirée du 10 mars 1943 et lui donna les noms des participants: les deux passeurs, lui-même et Jean Bellocq Balencie, son frère



Wilhelm Friedman



Henri Cadier



Pierre Burs à sa sortie du fort du Hâ de Bordeaux



Joseph Claveranne, passeur



Jean Bellocq-Balencie, passeur



François Bellocq, passeur



Coupe du Furher



Pierre Laplacette



Yvon Arrigas à gauche et Manuel Ricoy en 1946

Faliguerho Micheline, Jean de Bedous, un héros ordinaire, du val d'Aspe aux Vosges, 1943-1944, ed l'Harmattan, Paris 2010, 185p et voir aussi de Alain Agnès, Les évadés de France, Mémoire d'Aspe n°12, pp.2-3

avec fierté le trophée qu'il a ramené de Berchtesgaden : une coupe en métal dans laquelle le Führer prenait son café.

Osse-en-Aspe, d'autres acteurs sont entrés en Résistance. Les frères Cadier ont facilité le passage de personnes affiliées à un réseau. Dans son ouvrage "Le calvaire d'Israël", Henri Cadier, avocat, relate ses interventions au camp de Gurs. Il fut très actif pour arracher à la Gestapo et à la mort des personnes détenues, notamment de vieilles femmes malades qu'il était urgent de soigner. Dénoncé, il fut recherché par la police allemande à laquelle il échappa et se réfugia à Genève où il poursuivit la Résistance à l'ennemi et son aide à ceux très nombreux qui étaient condamnés à la déportation. C'est son frère Charles qui accueillit en juin 1940 le professeur allemand d'origine juive Wilhelm Friedmann et l'hébergea dans sa maison familiale d'Izarda à Osse, puis chez Marie Candau⁷. Ce grand universitaire vécut à Osse sous le nom d'emprunt de M. Martin. Traqué par la Gestapo, il fut arrêté à Bedous le 10 décembre 1942 et détenu sous surveillance allemande dans une chambre d'hôtel où il se suicida dans la nuit du 10 au 11 décembre malgré les soins prodigués par le docteur Félix Larricq. Pierre Siegfried, un de ses élèves, a écrit : « La France a perdu en lui un ami, la Faculté un maître dévoué, la Démocratie un combattant courageux ».

Le pasteur Charles Cadier, grand pyrénéiste, originaire d'Osse-en-Aspe, membre du réseau "la Ligne Cadier" organisa plusieurs passages vers l'Espagne. Nommé aumônier du camp de Gurs, il travailla auprès des prisonniers allemands et juifs. Un vieux prisonnier juif allemand en a donné ce témoignage : "A Gurs, j'avais deux lueurs d'espoir : d'une part, les visites du pasteur Cadier d'Oloron qui rassemblait les protestants dans la buanderie. Il nous parlait, je ne comprenais pas grand-chose mais je sentais son amour. Et cet amour, il l'a prouvé en faisant sortir des lettres au nez de la censure. Plus tard on l'a dénoncé et on lui a interdit l'accès au camp après 1943. L'autre lueur d'espoir c'était d'aller à la baraque du Secours Suisse."

Osse-en-Aspe, quatorze évadés valléens ont été recensés. Deux sont morts pour la Patrie : Lembeye Albert, Loustalot René.

ACCOUS – LESCUN

Les Communes d'Accous et Lescun ont payé un lourd tribut à la Résistance. Quatre de leurs enfants (passeurs) sont morts en déportation. Monsieur le Maire d'Accous, Gaston Larrensou a tenu à honorer leur mémoire et rappeler leur sacrifice à l'occasion d'une cérémonie très émouvante qui s'est tenue au plateau de Lhers le 14 octobre 1995. Présidée par M. François Bayrou, Ministre de l'Éducation Nationale, cette journée a été marquée par plusieurs interventions. Monsieur Larrensou a évoqué la mort en déportation de Théodore Troïtino et la tragédie de Lhers⁸. Théodore Troïtino dit Tino, agent de liaison et passeur, a connu une activité débordante durant l'occupation. Il habitait avec son frère Louis au pont du Roy, lieu stratégique pour recevoir et acheminer vers la frontière de nombreuses colonnes d'évadés. Des aviateurs américains et anglais, des israélites ont, grâce à l'expérience et au courage des deux frères, échappé à la vigilance des patrouilles ennemies et pu rejoindre le territoire espagnol.

La tragédie de Lhers

S'il est une famille en vallée d'Aspe à qui l'on doit respect et reconnaissance c'est la famille Lalhève. L'un des fils

Jean-Pierre était entré dans une filière de passage pour l'Espagne. Le réseau acheminait les clandestins jusqu'à la gare de Cette- Eygun cachés dans la locomotive. Jean-Pierre les conduisait jusqu'à la frontière mais, repéré ou dénoncé, il fut poursuivi par les Allemands. Sur le point d'être arrêté, il s'enfuit. Son père et son frère furent conduits à la Kommandantur. La famille fut prévenue. « Si Jean-Pierre se rend, ils seront libérés » Il se rendit mais les trois membres de cette famille furent déportés. Ils ne revinrent pas.

D'autres familles du plateau de Lhers ont participé au passage vers l'Espagne. Le nom d'un agriculteur est cité. Il a été sollicité par un officier pour organiser le passage de généraux et d'une importante personnalité. Le groupe a été accueilli à la ferme où il a pu se restaurer en attendant le moment du départ. Le guide les a accompagnés de nuit jusqu'à la frontière et a découvert que la personnalité en question était Monsieur Pucheu le ministre de l'Intérieur du gouvernement Pétain. (Il sera fusillé le 20 mars 1944. Ce sera le premier membre du gouvernement de Vichy à être exécuté dans le cadre de l'épuration.)

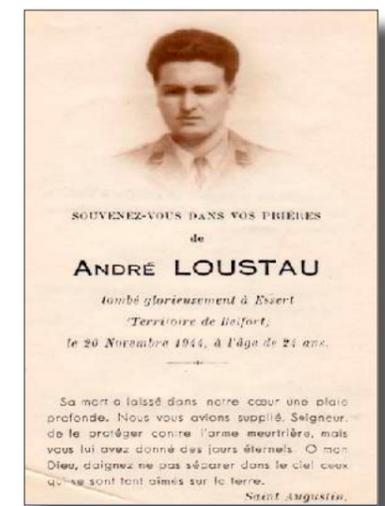
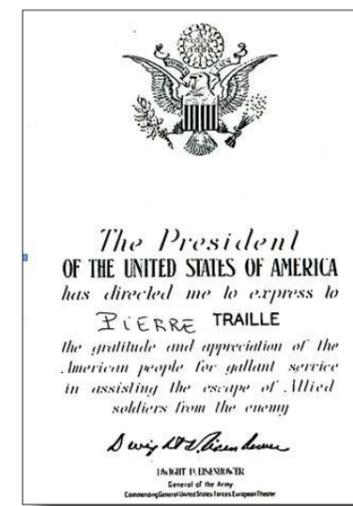
Lors de la cérémonie du 14 octobre 1995, Monsieur Manuel Ricoy, Président départemental des Evadés de France accompagné de Roger Albéro son compagnon d'évasion, a retracé son ascension vers la frontière dans le brouillard et l'orage. Le groupe bien encadré par les deux frères Troïtino, Théodore et Louis, a franchi la frontière sans faire la mauvaise rencontre tant redoutée. L'itinéraire qu'ils ont suivi, plateau de Lhers, cabane du Caillaou, col de La Cuarde sera dénommé plus tard : « Le chemin de la Liberté » Manuel Ricoy rendit un hommage appuyé aux deux passeurs du pont du Roy qu'il a connus et appréciés. En termes choisis, il rappellera les sacrifices consentis par les évadés. Tous ont connu la peur, la prison, les privations et le manque d'hygiène puis, après leur engagement dans une unité combattante, les risques inhérents à la guerre. Douze sont morts au combat, d'autres ont été grièvement blessés. (Voir texte de l'intervention en annexe.)

Le troisième intervenant Monsieur Roland Bougenières, Lcompagnon de déportation de Théodore Troïtino fit revivre les conditions de déportation dans le camp de Neuengamme. Il expliqua les conditions de travail forcé, 14 heures par jour à fabriquer des obus et des bombes que les déportés sabotaient au risque de leur vie. Il raconte que tout prisonnier qui regardait un SS dans les yeux était abattu. Il relate les scènes de pendaison organisées le dimanche après-midi pour distraire les SS coiffés d'une casquette ornée de la tête de mort. Affamés, très mal vêtus, très mal chaussés par un froid glacial, les hommes tombaient dans les rangs maintenus plusieurs heures au garde à vous. « C'est d'épuisement, de froid et de faim qu'est mort Théodore Troïtino dit Tino le 25 avril 1945 à Ravensbruck... Nous étions voisins de lit » précise Monsieur Bougenières (voir texte de l'intervention en annexe).

Dans une longue interview donnée à la Fondation Général Leclerc de Hauteclocque, Louis Troïtino nous explique ce qu'étaient les activités des passeurs qui souvent à la barbe des Allemands réussissaient des missions extrêmement périlleuses. Il raconte le drame qu'il a vécu à un kilomètre de la frontière. Dans le groupe qu'il accompagnait se trouvaient Michel Poniatowski, futur ministre, et le couple Langlois. Maurice Langlois s'était évadé du Fort du Hâ où il avait été torturé (ongles arrachés et sévices divers). Très affaibli par la détention, il seffondra tout près de la frontière. La neige tombait abondamment et bientôt le corps fut recouvert d'un épais linceul blanc. Madame Langlois et tous les membres du groupe décidèrent d'un commun accord de poursuivre leur chemin



Pierre Traille



André Loustau



Roger Albéro devant son char



Jean Bellocq-Farol sur son char de la 2^e DB en 1944.



Roger Albéro, évadé



Théodore Troïtino dit Tino, passeur Mort en déportation



Louis Troïtino, passeur



A. Lalanne, évadé



Jean Othaqui, passeur

⁸ Voir en annexe de ce numéro les discours prononcés, ce jour là par MM Ricoy et Bougenières. ⁹ Mémoire d'Aspe, n°11, pp.2-3